



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

12682-83/2 vol.

611

VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

Du même Auteur.

Pour paraître incessamment.

SOUVENIRS D'UN NATURALISTE,

OU

RECUEIL DES OBSERVATIONS D'HISTOIRE NATURELLE,

FAITES PAR

M. LE DOCTEUR ÉLIE LE GUILLOU,

Chirurgien-Major de la Zélée,

PENDANT LE DERNIER VOYAGE DE CIRCUM-NAVIGATION

DU CONTRE-AMIRAL DUMONT-D'URVILLE.

2 vol. in-8°, avec un atlas.

*

SGEAUX. — IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.

A. J. Legendre.

Lith. Pigo F^m et C^m e Richer, 7.

S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE, DANS LA PLAINE DE LAGUNA.

(*Céleriiffe*.)

Berquet et Petton, éditeurs.

11, r. du Jardin-St.

S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE, DANS LA PLAINE DE LAGUNA.

(*Bénéfice.*)

Berquet et Petion, éditeurs.

11, r. du Jardin-St.

Digitized by Google

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE

DE L'ASTROLABE ET DE LA ZÉLÉE,

SOUS LES ORDRES

Du contre-amiral Dumont-d'Urville,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 38, 39 et 40.

PAR ÉLIE LE GUILLOU,

Chirurgien-major de la Zélée.

Ouvrage enrichi de nombreux Dessins et de Notes scientifiques :

MIS EN ORDRE

PAR J. ARAGO.

1

BIBLIOTECA
JULY

PARIS
BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,
RUE DU JARDINET, 11.

1843

DÉPART

— Septembre 1837 —

**Toulon. — Baléares. — Cap de Gates.
— Gibraltar. — Ténériffe.**

C'est un jour solennel que celui où l'on quitte sa patrie, ses amis, sa famille; c'est un jour qui ne s'échappe jamais de la mémoire, car on laisse derrière soi toutes ses affections, car on n'a rien devant soi pour adoucir l'amertume des regrets.

La gloire! vain mot pour le cœur, et cependant mot puissant, plein de magie pour celui dont la tête ardente veut un avenir après sa mort.

Je trace ces lignes au moment où l'ancre dérape. De la main je salue le môle attentif; le navire frétille doucement sous la brise, et je prends le large plein

d'émotion, sans songer aux périls que je vais braver dans mes courses à travers toutes les zones, au milieu de tous les océans.

Le 7, à onze heures du matin, nous fîmes, pour ainsi dire, le premier pas de cette longue pérégrination, pendant laquelle devaient succomber tant de courages... Paix aux morts !...

Après avoir doublé la grosse tour, nous mettons en panne pour attendre l'*Astrolabe*, qui ne fait son mouvement que trois heures plus tard. Nous voici bord à bord, naviguant de compagnie comme deux amis dévoués appelés aux mêmes fatigues, nous jurant des yeux et du cœur un mutuel appui pour le moment possible du désastre... Oh ! il y a, je vous jure, une vive agitation dans nos âmes ! Là-bas, derrière nous, une patrie absente ; sur nos têtes, le ciel bleu ; à nos pieds, la vague qui mugit, et devant nous, l'immensité des mers...

En route.

Voici Minorque qui se dresse comme un fantôme à l'horizon ; la montagne *del Tauro*, bizarre et noirâtre, et près d'elle la Méditerranée qui s'engouffre dans la belle rade de Mahon.

Salut à Richelieu ! salut aussi aux antiques peuples des Baléares, ces plus habiles frondeurs du monde, dont l'histoire des Espagnes garde un si glorieux souvenir !...

Ivice et Formentera, humbles tributaires de Minorque, ne tardent pas à se montrer à tribord ; nous passons vite, car ces îles et leur voisine, Cabrera, ont

été le froid tombeau des prisonniers français faits à Valence pendant les dernières luttes de l'invasion napoléonienne. Partout où la guerre porte ses ravages, elle laisse après elle une large trace de sang qu'une paix de longues années peut à peine effacer.

Le lendemain nous nous trouvons en face du cap de Gates, au terrain âpre et déchiqueté. Les volcans ont passé par là.

Et maintenant nous voici dans le détroit célèbre que les colères de l'Océan ont creusé entre l'Espagne abâtardie et l'Afrique sauvage. D'un côté, à droite, Gibraltar, taillé dans le roc, avec ses souterrains casematés par la nature, avec ses canons meurtriers, ses formidables galeries, son pavillon dominateur, ses uniformes rouges, ses juifs cosmopolites et sa misère orgueilleuse s'étalant sur les quais et les places publiques; de l'autre, à gauche, le mont aux Singes, géant fantastique aux pieds duquel est une citadelle espagnole que les Anglais dédaignent quand ils viennent de s'asseoir insolemment sur le sol ibérien. Maîtresse de ces deux points, une nation peut se dire souveraine de la Méditerranée: Ceuta et Gibraltar sont des boulevards imprenables.

Après quinze jours d'une lente navigation, nous dépassons enfin le détroit pittoresque, et nous nous apercevons, aux allures de la corvette, que sa quille se balance sur un vaste océan. — Au large donc, et que Ténériffe vienne bientôt rompre la monotonie de nos jours sans brise, de nos nuits trop calmes et trop silencieuses.

Salut à l'île volcanique ! La voilà qui répond à nos vœux et qui se dessine au loin avec ses rudes anfractuosités, ses formes fantastiques et ses criques profondes, que le flot visite en bouillonnant. Nos regards avides cherchent au sud des premiers mornes le sommet neigeux. Le voilà ! Du feu à sa base, du feu à son sommet, du feu et des frimas. Oh ! nous visiterons le Pic !

Le 29 nous mouillâmes en face de Sainte-Croix, cité bizarre où se prélassent à la fois la paresse, la superstition et la débauche ; population active comme le sol qui la nourrit ; forte et puissante comme le bitume sur lequel elle piétine ; teint coloré comme la lave qui repose sur sa tête ; mais Guanches dégénérés et vaincus par plusieurs siècles de servitude.

Ténériffe est l'un des grands ossements africains ; elle fut l'ancienne Atlantide, détachée du continent, et que les volcans sous-marins ne cessent d'entretenir et d'alimenter.

Les vents, les flots et les gouverneurs ont leurs caprices. Nous comptions dès ce premier jour nous livrer à nos études et à nos excursions périlleuses dans l'intérieur de l'île ; mais voilà qu'on nous apprend que d'après un ordre nouveau, tout navire venant de la Méditerranée est soumis à une quarantaine.

C'est là une déception, la première et par conséquent la plus pénible. Au reste, nous verrons bientôt si nos paroles, qui sont celles de la Faculté, pourront faire lever le *veto* apposé sur nos projets. — Vains efforts ! nous passons quatre jours en rade sans com-

munication avec la terre. Aussi chacun de nous, sur le pont de la corvette, étudie avec amour ou l'histoire des hommes qui ont brillé jadis dans cet archipel, ou celle des phénomènes météorologiques qui se dessinent en caractères irrécusables sur les roches vomies par les volcans.

D'autres vous ont dit avant moi l'histoire glorieuse des Guanches ; d'autres vous ont décrit l'aspect tout à fait sauvage de Ténériffe. Je vous dois de nouvelles confidences, de nouveaux récits ; écoutez.

TÉNÉRIFFE

— Octobre 1837 —

Excursion dans l'île. — Détails.

Saluons le départ du pavillon jaune, puisque son absence nous émancipe et que nous pouvons donner un libre cours à nos études.

Le 4, à huit heures du matin, nous nous élançons dans les canots impatients et pleins d'ardeur. Là, une ville avec ses habitants si curieux à voir, avec ses édifices bizarres, ses églises silencieuses, ses moines pavant les rues, ses jeunes filles provoquant les étrangers; plus loin, un terrain déchiqueté, des criques, des cônes de lave, des vignobles vigoureux, un désert,

une montagne imposante planant sur l'immensité de l'Océan. Fuyons la ville.

Ce que j'aime avant tout, c'est ce que tout le monde ne voit pas, et je suis taillé comme ce voyageur exceptionnel qui a nom Jacques Arago, dont j'ai si souvent lu les pages énergiques. Si la foule est là pour des occupations stériles, je m'échappe et je cours vers les lieux où ma tête et mon cœur s'enrichiront de documents utiles à mon présent, profitables à mon avenir. Les voyages sont peu de chose s'ils ne doivent rien laisser dans la mémoire, et fouler la terre ce n'est pas la posséder.

Le commandant descend le premier et se rend auprès du consul, M. Brétilard, qui l'attend sur le môle. Nous, c'est-à-dire mes camarades Dumoulin, Coupvent, Lafarge, Dubouzet et moi, nous nous occupons des préparatifs de notre excursion, et déjà, par la pensée, nous foulons sous nos pieds les laves dominatrices des nuages.

Nous voici donc coiffés de nos grands chapeaux, enveloppés dans de légères blouses, armés de baromètres, de marteaux, de carnassières, escortés de cinq piétons guidant nos chevaux; le tout gravement suivi d'un âne portant provisions et bagages. Ainsi doivent se faire, selon moi, toutes les courses scientifiques... Rien n'est mortel comme un carrosse : voir la nature à travers une croisée, ce n'est pas la voir, et puis vous diriez que c'est elle qui marche et non pas vous.

La chaleur est étouffante, et de quelque côté que

se portent nos regards, nous ne voyons qu'un pays désolé, abrupte, sauvage, couvert de débris volcaniques. Çà et là pourtant, comme des caravanes aventureuses, glissent à nos côtés, surprises de nous voir, de jeunes filles aux allures d'indépendance et de liberté, avec leurs jupons si courts, qu'une jambe vigoureuse se montre sans entraves; un petit fichu au cou, un chapeau d'homme sur la tête, une camisole serrée à la taille, et cette virilité puissante qu'elles tiennent de leur pays calciné à la fois par les volcans et le soleil.

Après une heure de marche, nous arrivons à *Laguña*, ancienne capitale de Ténériffe, régulièrement bâtie moitié en briques blanchies, moitié en lave, vivant pour ainsi dire des ossements terrestres sur lesquels elle est élevée; les rues en sont larges, les maisons à un seul étage; la prudence, sans doute, les a ainsi construites, car les tremblements de terre doivent être fréquents à Ténériffe, et les hauts édifices ne résisteraient pas à leurs secousses.

Aux pas précipités de nos montures, la population, les jeunes filles surtout, se placent aux fenêtres, et pour répondre courtoisement à cette curiosité féminine, nous ralentissons le pas et nous saluons de la main et du regard les joviales figures s'épanouissant à l'espérance d'une halte dans leur maison.

Mais nous avons devant nous, et loin encore, le but de notre voyage; le devoir l'emporta sur le plaisir: nous piquâmes nos chevaux et nous laissâmes derrière nous les désirs et les regrets.

La ville est située dans une plaine, sur l'emplacement d'un ancien marais desséché qui lui a donné son nom.

Le pays est sec, aride, privé d'eau, et cependant de distance en distance pointent, comme des nids d'aigles, d'assez gracieuses maisons de campagne et des champs clôturés où doit couler quelque source bien-faisante.

Une rencontre heureuse vint rompre la monotonie de notre excursion déjà si rude. Nous avions à peine dépassé *Laguña*, que nous vîmes accourir vers nous un piéton proprement vêtu qui, nous saluant avec grâce, nous demanda si nous n'étions pas Français.

— Nous le sommes.

— Ah! tant mieux; c'est une douce parole que vous venez de me faire entendre. D'ici à Paris il y a plus de distance que de Paris aux antipodes, et je me félicite de cette rencontre comme d'une bonne fortune.

— Vous êtes Français comme nous, si nous en jugeons par votre politesse et votre accent.

— Oui, messieurs; et pour peu que vous ayez quelques instants à me donner, je vous dirai l'épisode de ma vie qui m'a jeté dans cette île : le malheur aime à raconter.

— Nous allons à la recherche de ce qui peut nous instruire ou nous intéresser; vous voilà, vous citoyen de notre patrie, seul dans un désert; contez-nous votre histoire; mais avant, acceptez un peu de vin. La brèche que vous ferez à nos provisions ne nous appau-

vrira pas, et nous fraterniserons la gourde à la main.

— J'accepte avec reconnaissance, et je serai bref dans mon récit.

— Oh ! vous pouvez raconter à votre aise ; nous sommes heureux de vous voir éprouver tant de joie à notre rencontre ; et puis le Pic est là-bas, et ses pieds sont trop solidement attachés au sol pour qu'il nous échappe. Nous écoutons.

— La mer a ses caprices, messieurs, vous le savez, ou vous le saurez bientôt, puisque vous la parcourrez. Hélas ! je suis une des mille victimes de ses fureurs. En 1815, je partis avec ma femme sur un beau navire qui devait nous porter à Montevideo. J'allais tenter la fortune loin, bien loin de chez moi, comme si la capricieuse prenait à tâche de ne jamais se fixer à nos côtés. A la hauteur des îles du cap Vert, une tempête violente pesa sur nous et nous poussa vers les côtes d'Afrique ; les flots nous vomirent sur la plage ; le navire fut brisé ; ma femme et moi nous perdîmes notre petite fortune ; mais nous arrivâmes sains et saufs sur le rivage inhospitalier. Nous y serions morts de faim, de soif, de misère, si la Providence ne nous eût envoyé un bateau pêcheur. Le patron nous accueillit, et le lendemain nous fîmes voile pour Ténériffe, où nous trouvâmes des cœurs généreux. Je me fis jardinier, ma femme m'aida dans mes travaux rustiques ; je vécus bien, car mon travail était de la reconnaissance ; et peu de temps après, grâce à mon zèle, à mon dévouement, à mes connaissances acquises, je fus nommé directeur du jardin botanique d'Orotava.

— Vous avez déjà fini ?

— Encore une fois, merci de votre politesse. Que je regrette de ne pouvoir vous la rendre comme je le voudrais ! Si mon devoir ne m'appelait impérieusement à Sainte-Croix, s'il m'était permis de rétrograder, je vous aurais présentés à ma femme, qui vous eût accueillis avec toute sa bonté de chaque jour.

Après quelques détails utiles et curieux sur le pays, don Miguel Daguerre nous serra cordialement la main, et nous poursuivîmes notre route.

Vous ne sauriez croire combien de pareilles rencontres sont de joyeux épisodes en cours de voyage ! Un homme, un ami qui vient à vous alors que vous vous croyez seul, isolé, c'est la source limpide dont vous entendez le murmure, c'est la rade protectrice dont vous cherchez l'abri après une tourmente, c'est la verte oasis après les fatigues du désert. Dès que vous avez franchi un océan, si le piéton qui vous salue est Européen, il n'est plus Espagnol, Russe, Anglais, il est votre compatriote, il est votre ami.

La route, assez plane, se dessinait toujours avec ses fatigues sous les rayons d'un soleil perpendiculaire, et nous nous trouvâmes bientôt avec plaisir auprès de la fontaine que don Miguel Daguerre nous avait indiquée et à laquelle il nous avait recommandé de faire halte. L'eau de cette fontaine est délicieuse ; elle coule dans un aqueduc formé de planches mal jointes, supportées par des piliers de bois à cinq ou six mètres du sol, et après deux lieues de trajet, elle livre ses flots à la petite ville d'Otoronte. Cette eau prend sa

source à une petite distance au-dessus, dans une forêt délicieuse à parcourir; une saignée faite à l'aqueduc à moitié délabré permet à un filet d'eau de tomber dans une auge en pierre, et c'est cette auge qui est le grand abreuvoir pour les hommes et pour les chevaux. Des villageoises au teint basané, conduisant un troupeau de chèvres, vinrent en même temps que nous y puiser des forces et de la fraîcheur.

De là, le paysage se dessine ravissant et grandiose : à droite, des montagnes arides, imposantes; à gauche, de riches plantations; en face, la ville d'Otoronte, derrière laquelle se dresse le rideau bleu de l'Océan; et au milieu de tout cela, le calme des champs et une petite chaumière pour s'abriter contre les orages.

Comme Daguerre nous avait assuré qu'au-delà de cet aqueduc nous ne trouverions point de lieu commode pour le repos, nous mîmes à profit ses conseils; nous nous assîmes sous les premiers arbres de la forêt, et nous fîmes un de ces repas excellents qui nous seraient enviés par tous les gastronomes de la terre: du pain trempé dans de l'eau, quelques gouttes d'eau-de-vie et un appétit de voyageur.

Cependant nos guides, à qui l'expérience avait donné d'utiles leçons, nous engagèrent bientôt à nous remettre en route. Nous obéîmes à regret, et nous vîmes se dérouler devant nous un pays nouveau, jeune, plein de vie, tout verdoyant, sur lequel s'agitaient à la brise les couronnes élégantes du palmier. A droite et à gauche, de riantes campagnes; mais ici rien ne semble avoir été fait pour le piéton aventureux, car le

chemin qu'il a à parcourir désormais est rocailleux et formé de sinuosités ardues et rapides. On longe la mer à deux milles environ de distance, et on arrive bientôt à Matanza, petit bourg d'une quarantaine de maisons, bâti sur le bord d'un ravin célèbre dans le pays par la défaite des premiers agresseurs des Guanches; une demi-lieue plus loin, votre regard visite Vittoria, célèbre encore par la terrible leçon que les Espagnols donnèrent aux Guanches dans l'art de la guerre.

Dans cet intervalle, le voyageur s'étonne du nombre de petites niches de saints et de madones placées sur le bord du chemin, et le géologue peut étudier des nappes immenses et à peu près horizontales de basalte recouvrant des couches de tufs volcaniques. Les révolutions terrestres ont bouleversé le pays, et Dieu sait ce que couvrent les masses imposantes qui dominent le sol.

Peu de sites se révèlent au voyageur d'une manière plus pittoresque que le pays que nous venions de parcourir; mais c'est surtout le premier aspect d'Orotava qui nous frappa d'admiration. De la montagne opposée à la ville, à une lieue environ de distance, on embrasse en même temps et la cité bâtie à mi-côte, et le port du même nom qui en est éloigné de trois milles, et le jardin botanique qui sert d'échelon d'un lieu à l'autre; plus, çà et là, de jolies *casitas* rappelant les bastides de la Provence, jetées au milieu de nombreux monticules, évidemment cônes chétifs d'anciens volcans éteints. Étendez vos regards, et vous voyez à

droite la mer avec ses flots tumultueux, à gauche une longue pente de montagnes, et par-dessus, le pic dominant, jetant vers le ciel des tourbillons d'une fumée rougeâtre.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes à la *funda d'Orotava*. Nous commandâmes le diner, et les curiosités de la ville devinrent ensuite l'objet de nos investigations. L'église de *los Padres* reçut notre première visite. C'est un édifice assez bien bâti, qui contient un joli jeu d'orgues, quelques passables sculptures, de curieuses mosaïques; mais les peintures de la nef jurent horriblement auprès de tout cela; elles sont un sarcasme contre l'artiste espagnol qui a osé les signer. Un moine en soutane délabrée nous aborda civilement et nous pria d'entrer au couvent pour nous rafraîchir; nous remerciâmes; puis nous voyant très occupés à considérer les richesses de son église, ce bon religieux nous en expliqua minutieusement les détails, qu'il voulait nous forcer à admirer; et dans son enthousiasme, il compara sa chétive chapelle à Saint-Pierre de Rome.

En sortant, nous aperçûmes un superbe courant d'eau glissant dans un canal prismatique au milieu d'une rue très inclinée. Cette eau vient d'une source située à deux lieues au-dessus de la ville et s'échappant du sol à la *Cueva del Pino*; dans la cité elle sert à tous les usages domestiques et fait reposer agréablement la vue sur les graminées verdoyantes qui l'encaissent; au-dessous de la cité, elle prodigue sa bienfaisante influence

à de nombreux et beaux jardins qui bordent le chemin par où l'on descend au port d'Orotava.

Ce sentier est entièrement pavé; sa pente est modérée, mais continu; de nombreux piétons, de jolies laveuses au jupon retroussé y circulaient en même temps que nous. Nous nous arrêtâmes quelques instants à admirer le mouvement des gens et des bestiaux se pressant sur la route, et la riche végétation, les magnifiques vignobles qui pesaient sur le sol. Le port d'Orotava se dessine là tout près; mais le jour est trop avancé, et nous faisons halte au jardin botanique, où l'on nous accueille avec la plus cordiale amitié.

Vous connaissez le mari que nous avons trouvé peu de temps après avoir dépassé *Laguña*; voici la femme: quarante ans à peu près, petite, accorte, joviale; elle nous devine au premier regard.

— Vous êtes enfants de France? Oh! permettez-moi de vous embrasser tous.

Et nous recevons la violente accolade.

— Nous sommes Français.

— Que je suis heureuse de vous entendre! Oh! si mon mari était là, comme il m'aiderait à faire les honneurs de la maison!

— Nous connaissons votre mari.

— Vrai! tant mieux; honnête homme des pieds à la tête. Où l'avez-vous vu?

— Près d'*Agua Garcia*.

— A la bonne heure, et nous voici en pays de connaissance; cette fontaine me vaut toujours une joie.

— Comment cela, madame?

— Je suis heureuse, laissez-moi vous dire l'histoire.

— Nous avons écouté le mari, nous sommes prêts à entendre la femme.

— Il conte mieux que moi, mais c'est égal ; le plaisir de vous voir me donnera peut-être de l'esprit, et puis c'est tout simple ; je vous prie seulement d'excuser les mots espagnols que je mêlerai à mon récit ; mais le cœur n'a qu'une langue, vous me comprendrez.

— Nous sommes tout oreilles.

— Il y a un mois à peu près de cela, j'allais à Sainte-Croix, lorsque je trouvai sur la route, près de la fontaine même où vous avez rencontré mon mari, un jeune seigneur, grand, bien fait, aux manières distinguées, que suivaient beaucoup d'autres seigneurs moins beaux que lui.

— Il s'approcha de vous ?

— Presque en courant.

— Il vous fit la cour ?

— Mais oui...

— Et vous l'écoutâtes ?

— Sans doute.

— Que vous demanda-t-il ?

— Un verre de vin, que je lui donnai de bien bon cœur.

— C'était un Espagnol ?

— Un Français, un fils de roi, le prince de Joinville, qui venait comme vous étudier le pays.

Après cette conversation tenue debout, tant nous étions empressés les uns et les autres de lier connaissance, l'excellente M^{me} Daguerre voulut nous

montrer toutes ses richesses, regrettant fort à chaque période que son mari ne nous en fit pas les honneurs. Le jardin, dessiné par un riche Espagnol, est devenu depuis quelques années la propriété du gouvernement; il est grand, spacieux, ouvert à tous les vents; à la partie supérieure est creusé un vaste réservoir qui répand de tous côtés ses eaux vivifiantes, venant, après plusieurs sinuosités, se réunir dans un bassin central. Là se groupent d'une façon pittoresque une foule d'arbustes du midi de la France; à côté se dressent puissantes les productions territoriales, et çà et là quelques-uns des curieux végétaux de la Chine et du Japon; l'arbre qui produit le sang-dragon, indigène des Canaries, dont les rameaux dichotomes se couronnent de feuilles en forme de lames de sabre; à côté se pavane l'arbre à suif, suintant dans toutes les saisons, avec ses larges feuilles ovales et ses bouquets de fleurs blanches et odorantes; puis encore le bananier, avec ses fruits si onctueux suspendus en régimes sous ses immenses parasols pouvant abriter des familles entières; puis le palmier à la tige élancée et filandreuse, promenant dans les airs sa chevelure toujours verte; puis l'arbre à vernis du Japon; et à l'ombre de cette opulence végétale, l'ananas parfumé aux couronnes si élégantes, jetant autour de lui ses émanations balsamiques.

La rose européenne est là aussi voisine de la rose du Bengale, la première dotée de ses couleurs et de ses parfums, la seconde brillant seulement aux regards, mais plus fraîche peut-être et plus coquette.

Voyez encore le géranium, l'œillet avec toutes ses variétés, le camélia, le magnolia; et, pour réjouir le visiteur, les grappes pendantes d'un raisin succulent que vous êtes invité à cueillir.

Vous ne sauriez vous imaginer combien le voyageur se plaît à toutes ces nuances de couleurs, à tous ces épanouissements d'une nature si féconde, à toutes ces merveilles réunies, pour ainsi dire, afin de le délasser de ses fatigues, et lui rappelant à chaque pas le sol qu'il a quitté, la terre qu'il foule, les pays éloignés qu'il va parcourir.

Mais tout chagrin a ses heures de grâce, tout bonheur ses instants de regrets. Nous dûmes quitter ce jardin d'une nouvelle Armide; nous dûmes adieu à l'excellente exilée qui avait eu tant de plaisir à nous recevoir, et nous nous mîmes en route pour la *posada*, où nous arrivâmes accablés de fatigue et pleins de rians souvenirs.

Voici encore une des mille jouissances promises et accordées aux touristes et aux voyageurs amis de la science : l'auberge où nous venions nous reposer et nous délecter nous offrit un poulet, patriarche du lieu, dur eomme une semelle de botte; un gigot de la même famille; et pour dessert, seulement du raisin. Tout cela fut englouti au milieu du calme le plus parfait de la nature, car il était près de neuf heures, et la ville, selon son habitude, dormait d'un profond sommeil. Pour coucher, on nous offrit des cadres, des tables, un billard; le tout surmonté de nappes servant de draps de lit : c'était assez pour nous pré-

parer à l'ascension du lendemain ; et nous nous réveillâmes dispos, fringants comme tout piéton intrépide qui entreprend une route difficile de laquelle il espère quelque gloire. Tout le monde n'a pas dominé le pic de Ténériffe.

TÉNÉRIFFE.**Ascension au pic. — Détails.**

A six heures du matin, par un temps magnifique, nous nous mîmes en route. Cinq mules au pied solide pour nous servir de montures, deux autres pour porter les bagages, sept guides pour les chemins qui conduisent jusqu'à la base du cône, et un pour gravir sa cime. Voilà notre caravane.

En remontant la ville, qui, je crois vous l'avoir dit, est bâtie en amphithéâtre, nous remarquâmes quelques grands-édifices, entre autres le collège, naguère si florissant; mais c'étaient de plus magiques tableaux que nous allions chercher, et nous franchîmes le plus

rapidement possible le sentier ardu et glissant qui nous conduisait hors de la cité encore assoupie. Ici le chemin devient plus égal et le sentier doux à parcourir, car de la main nous pouvions toucher et prendre les grappes d'un raisin vermeil suspendu aux treilles qui couronnaient nos têtes.

Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes dans la région des nuages et sur les accores d'un ravin profond, aux escarpements abrupts, au fond duquel le regard se repose sur de magnifiques châtaigniers projetant çà et là leurs silhouettes fantastiques. C'était déjà une nature grandiose, c'était déjà un beau repos pour notre œil attentif, avide des grands effets d'une nature si riche et si puissante.

Dès que nous eûmes atteint le côté opposé de ce passage difficile, nous gravîmes avec précaution sur le penchant d'une colline presque verticale, labourée jusqu'à la cime, où, dans la belle saison, d'immenses champs de blé balancent leurs têtes dorées et dominant les beaux vignobles dont les trésors reposeront bientôt dans les caves.

Puis nous nous trouvons sur un plateau ondulé où la bruyère se joue tortueuse au travers des coulées de roches volcaniques dont le piéton se fatigue, et que le sabot de nos mules frappe avec une sécurité merveilleuse. Nous nous reposons, et tandis que d'un regard nous interrogeons le pic, dont la masse gigantesque grandissait à chaque instant, nous voyons venir à nous des villageois conduisant de magnifiques bœufs, et de jeunes filles apportant à la ville des figues délicieuses et le

fruit azuré de la plante grasse et épineuse qu'on désigne chez nous sous le nom de raquette. Au jardin botanique d'Orotava et tout le long de la route jusqu'à cette ville, déjà il nous avait été permis d'étudier ce précieux végétal sur lequel prospère l'insecte qui donne la cochenille; son fruit inodore est aigrelet et onctueux, mais fort difficile à peler, tant les épines qui l'enveloppent sont aiguës et déliées.

Nos physiciens, restés au pied de la montagne pour quelques opérations, nous rejoignirent bientôt; et après avoir cassé la croûte et dessiné l'aspect général du pays, nous reprîmes joyeusement notre course vers le but tant désiré du voyage.

A midi, et après une assez rude ascension, nous dominons la plaine appelée *las Cañadas*, désolée, triste, où poussent douloureusement quelques tiges de genêt, arbuste raboteux, dont la tête, à cinq ou six pieds du sol, grisonne sur un terrain jaunâtre de pierre ponce et d'obsidiennes brisées.

Vous êtes bien loin ici de cette admirable végétation tropicale dont le souvenir est si doux à garder, et cependant, visiteurs amicalement accueillis, une grande quantité de papillons aux couleurs brillantes tourbillonnent capricieusement autour de vous. Il est probable que pour leur nourriture ces fragiles insectes redescendent par bandes à de certaines heures, et ne remontent ensuite qu'afin de changer de climat: inconstants et vagabonds comme les hommes.

Voici bientôt huit heures que nous sommes en marche, et à peine avons-nous fait trois lieues; mais

les mules sont infatigables; elles frappent du pied, nous répondons à leur appel, et nous gravissons la base du cône volcanique jusqu'au point de repos appelé dans le pays *Stanza de los Ingleses*, c'est-à-dire halte des Anglais; car ces messieurs aiment à laisser partout des traces de leur passage et baptisent dans leurs excursions les montagnes, les rivières, les torrents et jusqu'à la roche solitaire perdue dans l'immensité.

Le froid est vif sur ce plateau, de vingt-cinq mètres à peu près de parcours; et tandis que nos deux camarades physiciens interrogent leurs instruments au profit de la science, tandis que nos guides font pétiller la flamme onduleuse, Dubouzet, Lafarge et moi nous voulons essayer d'escalader le pic dès le soir même, et nous nous mettons hardiment en route. Pendant une demi-heure nous suivons un sentier visiblement dessiné; mais bientôt cette trace disparaît sous les larges monceaux de laves polyédriques. Nous errons çà et là suivant les caprices du terrain; nous fatiguons en vain nos forces et nos courages, et, après vingt tentatives infructueuses, nous sommes obligés de redescendre à la *Stanza de los Ingleses*, où nos guides, dont nous n'avions pas voulu suivre les conseils, nous raillent de notre inutile intrépidité.

— Ah! vous croyez, nous dit l'un d'eux, qu'on vient ici pour se promener?

— C'est pour cela que nous y sommes.

— Où est le terrain uni, où sont les arbres qui vous abritent, où est le chemin tracé, où est la jeune fille

que vous suivez du regard? La promenade délasse, égaie, réjouit; et il me semble, messieurs, que la fatigue a déjà commencé pour vous.

— Mais nous voulons aussi nous instruire.

— Qu'est-ce que vous apprendrez? Que ce pays est sauvage? Tout le monde le sait.

— Eh bien! nous voulions le savoir comme tout le monde.

— Et puis, ne vous avais-je pas dit qu'il fallait encore quatre heures de marche pour arriver au sommet?... Ne vous aperceviez-vous pas que le jour baisait? Il est dangereux, je vous assure, de se trouver là-haut par une nuit qui d'un moment à l'autre peut devenir orageuse.

— Nous avons fait trop tard cette réflexion, et dorénavant nous serons plus dociles.

— A la bonne heure; il faut écouter les vieux.

— Surtout lorsqu'ils sont jeunes.

— Ici nous le sommes toujours, et soixante ans ne pèsent pas sur nos têtes.

Le Guanche avait raison; et la nature de ces hommes privilégiés ressaisit toute son énergie dès qu'il y a combat entre elle et les rigidités d'un pays de lave.

Dubouzet, Lafarge et moi nous donnâmes doublement raison à notre guide en nous abattant comme des oiseaux de proie sur les vivres respectés par nos camarades.

Deux petits enclos de laves à ciel ouvert étaient notre domaine : l'un pour les mules, l'autre pour les piétons. Nous invoquâmes le soleil; mais le froid lui

les pensées qui peuvent attiédir l'ardeur des voyages. Nous voici debout, tous alertes, dispos; et quoique pendant une demi-heure encore les mules eussent pu nous délasser, nous les quittâmes ici, car plus haut nous n'aurions pas trouvé de gîte assez commode pour elles, et puis l'on dirait que l'on va plus vite quand le corps est en action, et nous avions hâte, je vous l'atteste, d'atteindre ce cône dominateur que le Mont-Blanc, le Chimborazo et l'Himalaya ont détrôné depuis que ses ossements terrestres ont été visités par la science.

Nous foulons du pied le plateau *Alta Vista*, sorte d'esplanade de dix à douze mètres de surface, encaissée dans des blocs d'obsidienne et de basalte. Maintenant plus de chemin, plus de sentier, et quoiqu'il fasse à peine jour, les guides nous pilotent de la voix et du geste avec une adresse merveilleuse et une intrépidité de chamois.

L'horizon se colorait de pourpre; les teintes de la montagne se ravivaient dans cette première heure du jour où la nuit s'efface comme par enchantement; et de toutes parts le sol était beau à étudier dans ses caprices.

Alerte encore! les guides nous encouragent, nous poussent, et nous voici à la *Cueva de las Nieves*. A la bonne heure, un nom espagnol! L'Anglais n'a pas pu débaptiser cette magnifique station où nous nous arrêtons un instant pour quelques observations météorologiques.

La partie de la grotte où l'on peut descendre a huit

mètres de profondeur; nous y trouvâmes, avec un étonnement mêlé de joie, un débris de la corde qui avait servi à M. Quoy, naturaliste célèbre et infatigable investigateur, quand il voulut étudier les richesses de cette retraite ignorée. Ce sont là de ces souvenirs qui retrempe les courages, et j'e saluai le nom de M. Quoy, mon confrère, avec amour et vénération.

Nous planions sur l'immensité des mers; tout à coup un disque lumineux se dresse à l'extrémité des flots, la nature se ravive, les étoiles s'effacent, et le soleil trône seul sur le monde.

Un lever du soleil dans les régions tropicales, alors que vous dominez l'horizon de quatre mille mètres, est un des plus magnifiques spectacles offerts à l'admiration du voyageur; nous en jouîmes dans toute sa majesté. Le ciel se purifiait, la nature semblait respirer à l'aise, la mer lançait ses ondulations diaphanes, et le géant lumineux montait toujours, embrasant l'atmosphère restituant au monde son éternelle parure.

Un chaos gigantesque de laves vomies là dans un accès de poétique humeur nous déroba la vue du pic. Bientôt nous grimpons avec difficulté une arête rapide, et nous atteignons enfin la *Vista del Piton*, plateau circulaire qui environne la base du cône, véritable pain de sucre, plus vertical que tout le reste.

Ici les difficultés étaient immenses; nous nous sentions fatigués par une marche longue et douloureuse, et nous avions remarqué que le terrain sur lequel nos pieds allaient poser ne présentait aucune solidité, car

il est formé de cendres, de débris aréniformes de ponces mêlés de quelques roches assez solides. Conseillés par nos guides, nous évitâmes de nous échelonner, car la chute des pierres, occasionnée par les pieds et les mains des premiers *grimpeurs*, aurait pu devenir funeste à ceux qui les suivaient, et nous escaladâmes le dernier cône du mont géant les uns à côté des autres, sur la même ligne, comme des soldats en bataille, plongeant souvent dans la cendre jusqu'à mi-jambe, et cherchant de notre mieux à nous éloigner des ardentes fumeroles qui s'échappaient des nombreuses fissures de cette cheminée volcanique. Souvent des blocs de roches se détachaient sous nos pieds et roulaient jusqu'au plateau de la *Vista del Piton*; et alors nous nous félicitâmes d'avoir pris nos précautions pour éviter le choc de ces projectiles meurtriers.

Plusieurs de nos camarades se virent sujets à un singulier phénomène : ils saignèrent copieusement du nez, et nous fûmes forcés de faire halte quelques instants... J'ajouterai en passant que nos gourdes de peau éprouvaient une dilatation vraiment extraordinaire. Encore un effort, et nous trônâmes sur le sommet déchiqueté du volcan. Nous y voici. Le tableau est imposant de majesté ; nous nous sentons tout fiers de notre conquête. La veille, lors de notre première ascension, nous avions déjà vu les nuages s'abaisser sous nos pieds, courir au gré de la brise capricieuse, se jouer dans les airs et présenter à l'œil étonné comme d'immenses troupeaux de chèvres errantes, dont les intervalles étaient remplis par la mer bleue se perdant jus-

qu'au douteux horizon.... Aujourd'hui, le paysage aérien a changé : c'est comme un vaste champ de neige très peu accidenté et gardant l'immobilité d'une nature sans vie.

Mais d'autres études plus sérieuses, plus précises, appelaient notre attention : c'était une belle chose à décrire que le magnifique panorama que nous foulions en ce moment ; aussi chacun de nous y porta-t-il son attention la plus scrupuleuse.

Rien de ce qui est au-dessous des nuages n'arrive à nous ; nous peignons pour ainsi dire des crêtes suspendues dans les airs. Vers l'est s'échelonne un vaste amphithéâtre ; vers l'ouest se dressent de nombreux cratères dont un surtout semble régner sur ses voisins et menacer même la souveraineté de celui qui continue d'attirer l'attention des voyageurs.

Le contour de ce dernier, nommé *Teyde* dans le pays, peut avoir de deux cent cinquante à trois cents mètres ; il est relevé vers le Nord, échancré et évasé au Sud ; sa cavité est une demi-sphère creuse, profonde de quelques cinquante mètres d'un côté, de vingt-cinq à trente de l'autre. J'y descendis, et je la parcourus dans plusieurs directions ; je mis le pied au centre même du cratère ; tout autour de moi s'élevaient des tourbillons de fumée empestant le soufre, et je ressentais une très vive chaleur, pareille à celle qu'on devrait éprouver en entrant dans une fournaise ardente. Le volcan semble assoupi, mais il se montre toujours menaçant ; à chaque instant de sourdes détonations se font entendre, et, malgré moi, Pline au Vésuve se re-

flôta dans ma pensée; j'avais, en effet, de sérieuses craintes; les exhalaisons du soufre gênaient parfois ma respiration, et je finis par n'être plus rassuré sur la solidité de la couche de cendres qui obstruait le soupirail ignivome... Peut-être le jour n'est-il pas loin où la colère du volcan, étendant ses bras sur l'île, donnera fatalement raison à mes funestes pressentiments.

En piétinant sur ce sol en combustion, nous en faisons dégager de brûlantes vapeurs, et à un pouce de la surface le feu était assez actif pour allumer un cigare. A combien de mille mètres pourtant bouillonne la lave qui pousse si haut ses émanations embrasées!

Notre premier élan de curiosité satisfait, nos observations préliminaires achevées, nous voulûmes réparer nos forces affaiblies. Nous nous assîmes sur la partie la plus élevée et la plus rocheuse de l'orifice du cratère; et tandis qu'à travers nos vêtements à demi-calcinés nous éprouvions une chaleur fort incommode, les autres parties de notre corps, soumises à l'action de l'air raréfié, souffraient d'un froid rigoureux. C'était un déjeuner et une provocation à la fois. Un énorme pâté fut hissé sur la roche la plus aiguë du *Piton*; nous l'entourâmes comme des soldats qui vont tenter un assaut, et peu d'instants après il ne resta plus de débris de la forteresse démolie. Nous bûmes à la réussite de notre entreprise et au succès de nos courses à venir : les vœux et la prière devaient arriver après la joie et les menaces.

Avant de descendre, et dès que nos devoirs d'observateurs furent accomplis, notre curiosité de voyageurs

frivoles eut son tour. Les guides nous servaient à merveille dès que nous cherchions à nous procurer des échantillons des belles cristallisations de soufre et d'alun qui tapissent les parois des fissures entr'ouvertes ; mais quand ils nous virent recueillir avec soin des fragments de la roche grise et terne qui sert de rempart au cratère , et même des échantillons des cendres éparses çà et là, ils se prirent à nous regarder en pitié ; ils pensèrent que nous tenions à démolir la masse gigantesque du *Piton*, et ils se mirent bravement en mesure de nous aider dans ce travail, en détachant et faisant rouler dans l'abîme des fragments volcaniques qui bondissaient sur la pente rapide du cône et ne s'arrêtaient qu'aux accores du plateau circulaire.

Il était onze heures ; la conquête venait de s'achever ; nous dûmes rentrer dans nos retranchements ; et nous voici tous, intacts et lestés, reprenant le chemin que nous avons parcouru , moins fatigant sans doute , mais aussi périlleux, surtout lorsque les poches et les sacs se trouvent chargés des échantillons du minéralogiste et du géologue. Ne livrez pas, dirai-je à ceux qui viendront après moi, vos richesses aux guides : ceux-ci vous prennent pour des fous et prétendent vous guérir en se débarrassant à votre insu du précieux fardeau que vous leur avez confié.

A mesure que nous descendions dans des régions plus tempérées, le soleil dardait sur nous ses rayons les plus pénétrants, et les roches polies basaltiques rendirent fort pénible cette partie de la route.

A trois heures après midi seulement nous quittions

l'endroit où nous avions passé la nuit, et à huit heures nous fisions notre rentrée triomphale à Orotava.

Véritable auberge espagnole, la même grande maison nous ouvrit ses portes; mais, hélas! je vous l'ai déjà dit, point de lit, point de chambre à coucher, et, pour surcroît d'infortunes, une agglomération rapace et bruyante de joueurs, qui toute la nuit nous assourdirent de leurs cris et du bruit argentin de leurs piécettes.

Six piastres chacun payèrent notre bienvenue ou plutôt notre malvenue, car, la dernière nuit surtout, nous ne pûmes jouir d'un instant de sommeil.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous sonnâmes le *boute-selle*; à onze heures nous arrivions à *Santa-Cruz*, et à quatre heures après midi nous étions sous voiles.

EN MER.

Passage de la ligne. — Détails. — Côtes du Brésil. — Détroit de Magellan.

Nous voici de nouveau loin de toute terre, et cette fois pour long-temps. L'Océan est large; viennent maintenant les tempêtes, pourvu qu'elles nous poussent de l'arrière. Nos vœux sont compris: le 40 octobre nous tropiquons, et le 50 nous passons la ligne.

Tant de voyageurs vous ont raconté les burlesques cérémonies qui consacrent ce jour solennel, où l'on passe sans s'en apercevoir d'un hémisphère dans un autre, que je me vois dispensé de vous initier aux folies qui eurent lieu sur *la Zéléé*. La gaité si commune aux matelots se fit jour à travers les occupations du bord,

ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore franchi l'équateur se soumirent sans opposition aux ablutions d'usage et reçurent dévotement le baptême.

La fête accomplie, ordre de piquer à l'O. fut donné, et comme nous ne nous attendions point à voir la terre du Brésil, cette terre puissante découverte par le Portugais Cabral, nous saluâmes avec amour la nouvelle route que nous venions de prendre. Toute cette navigation fut heureuse; les vents alisés nous poussaient avec une courtoisie remarquable, les grains du tropique leur venaient souvent en aide, et le 11 novembre nous vîmes pointer à l'horizon le cap *Frio*, que nous allâmes reconnaître à trois lieues de distance. De ce point à la rade de Rio, où nous avions l'espoir de relâcher, nous longeâmes la côte qui se dresse rocheuse sur les premiers plans, mais qui se couronne au loin des éternelles forêts pesant sur le sol brésilien.

Dans l'O., presque à l'entrée du goulet, nous remarquons deux petites îles surmontées de fortins. Hélas! nous recevons l'ordre de mouiller, et dès-lors s'évanouit notre espoir de visiter la cité impériale, car nous apprenons que le commandant ne s'est approché de Rio que pour y déposer un de nos officiers, M. Lemaitre, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour. Chacun de nous regretta un homme de mérite; je regrettai un ami.

Cependant le grand canot de l'*Astrolabe* entra seul dans le goulet, et après avoir accompli sa mission, il revint à bord avec des provisions fraîches.

Dans ce court trajet, il reçut des officiers anglais mouillés en rade des témoignages de la plus vive sympathie. Il est à remarquer, en effet, que les officiers de la marine britannique, chaque fois qu'ils se trouvent en rapport avec nous, semblent répudier la politique haineuse qui sépare les deux royaumes voisins.

Nous avons lu le *Voyage autour du monde* de Jacques Arago, et, le livre à la main, il nous fut aisé de nous convaincre que le hardi voyageur avait bien vu. Il nous avait signalé la silhouette de la côte qui s'étend de Rio vers l'O., et présentant l'aspect bizarre d'un énorme géant couché. En effet, là-bas, là-bas, une tête et un front osseux, puis l'œil formé par une grotte énorme, puis le cou dessiné par un abaissement de la colline, puis les pectoraux représentés par le plateau de Sainte-Agathe... puis enfin les genoux, et le pied imité par le pain de sucre qui forme le point O. de l'entrée de la rade. Les navigateurs feront bien de profiter de cet utile enseignement, qu'une nature généreuse semble leur avoir donné.

Que je vous dise, avant de quitter ce mouillage inopportun, combien nous fûmes frappés de surprise et de joie par la visite de myriades de papillons aventureux venant s'abattre sur les navires, comme pour les inviter à se reposer dans leur patrie. Nos mâts, nos cordages en étaient inondés; c'étaient les évolutions les plus bizarres, c'étaient les couleurs les plus variées et les plus riches, c'étaient les formes les plus élégantes et les plus légères. C'est qu'au Brésil tout est opulence et grandeur : ses eaux sont les plus poissonneuses du

monde, ses terres les plus fertiles, son ciel le plus pur. Ici point de tempêtes, jamais le passage de ces ouragans terribles qui désolent nos colonies, jamais de maladies contagieuses ; et l'on dirait que les éléments se sont donné le mot pour attirer dans cet empire, presque aussi vaste que l'Europe, les mécontents de tous les autres pays de la terre.

Nous dérapâmes, et nous mimes le cap au S. En peu de jours nous nous trouvâmes par le travers du Rio de la Plata, ce fleuve imposant qui devait enrichir la métropole, selon les récits des premiers navigateurs, car ils prétendaient que la teinte blafarde de ses eaux n'était que le reflet des immenses couches de sable d'argent qui en formaient le lit, et qui est aussi large à son embouchure que la longueur de nos plus belles rivières européennes.

A quelles causes météorologiques attribuer les épouvantables hécatombes au milieu desquelles nous naviguons ? Les eaux de la mer sont jonchées d'une immense quantité de cadavres d'insectes vomis au large par les courants. La peste exerce-t-elle aussi ses ravages sur les populations ailées ou microscopiques qui planent sur nos têtes ou que nous foulons sous nos pieds ? Quoi qu'il en soit, ce phénomène me frappa d'étonnement, et l'observateur ne devait pas le passer sous silence.

Si le point est exact, nous verrons bientôt la partie sud de la terre des Patagons, et nous aurons franchi l'Atlantique. Espérons que l'avenir sera plus favorable à nos études et à notre curiosité, car, hormis Téné-

riffe, si digne de nos regrets, rien ou presque rien de cet océan n'occupe nos souvenirs.

Qu'est-ce, en effet, que le passage rapide des bandes innombrables de marsouins courant comme la tempête et se montrant toujours avec elle comme pour la combattre? Tenez, les voilà tournoyant autour du navire, qui pourtant file trois lieues à l'heure; la flèche n'a pas plus de rapidité. Qu'est-ce encore que la visite odieuse du vorace requin, rôdant autour de nous comme pour attendre un cadavre d'homme vaincu par le climat? Qu'est-ce que ces émigrations turbulentes de poissons volants qui viennent s'abattre sur les porte-haubans de la corvette, ou ces stupides fous posés sur les vergues et attendant la mort comme un bienfait? A peine nous rappelons-nous le vol léger du paille-en-queue, le plus amoureux des habitants de l'air, de l'hirondelle de mer, sa rivale, et du damier, si coquet, si fringant.

De plus magiques tableaux nous attendent, de plus imposantes scènes nous sont réservées. En avant! à nous les roches sous-marines qui menacent notre quille de cuivre; à nous les terres inhospitalières de l'Océan Pacifique; à nous les montagnes de glaces où nous serons peut-être enclavés; à nous la mer immense avec ses calmes si longs et si meurtriers; à nous le typhon avec son deuil et ses horreurs; à nous le naufrage avec son heurt solennelle!...

Voilà les émotions que nous cherchons, qui nous attendent sans doute, et cependant nous découvrons de nouveau d'un œil satisfait la côte d'Amérique, vers

laquelle nous mettons le cap. Ici la terre est basse, elle borne ces Pampas éternelles, solitudes ignorées que l'ouragan laboure et nivelle depuis la terre de Feu, où il prend naissance, jusqu'au Rio de la Plata, où il vient expirer contre les impénétrables et solides barrières des forêts brésiliennes.

Une agréable surprise nous est réservée. Au lieu de nous diriger vers la terre des États, comme nous nous y attendions, le commandant met le cap sur le détroit de Magellan, large fissure faite au continent américain par les efforts réunis de l'Atlantique et du vaste Océan.

Le Portugais Magellan, poursuivi par la tempête, allait être jeté au plain; il trouve une embrasure et s'y enfonce; le premier pas franchi par le hasard, il pousse plus loin par curiosité; il avance, il avance encore, cherchant la source d'une rivière, et il découvre l'Océan Pacifique, dont le problème avait occupé le monde.

Nous suivons la route de Magellan, et son nom vole de bouche en bouche, comme celui d'un voyageur ami. Le chef d'expédition mande le capitaine de *la Zélé* et lui remet une carte détaillée du détroit. Nul doute, nous allons fraterniser peut-être avec les Patagons, ces peuples minotaures et géants dont les historiens disent tant de merveilles. Ne vous ai-je pas annoncé les richesses qui nous attendent dans ce voyage de circumnavigation entrepris avec tant d'ardeur et de dévouement?

L'intention du commandant est d'aller mouiller vers le milieu du détroit, à Port-Famine, qui tire nos

nom, comme on le sait, d'une épouvantable catastrophe. On raconte, en effet, que d'après les rapports de Sarmiento, navigateur espagnol menteur et enthousiaste, une colonie alla s'établir dans un lieu qu'il avait dit très peuplé et couvert d'édifices admirables par la hardiesse des constructions et par la richesse des matériaux. Selon lui, les portes des maisons étaient en or massif ainsi que les instruments aratoires et les ustensiles de ménage. On émigra, car, à cette époque de croyance stupide, on avait foi au merveilleux encore, et l'on se flattait que l'*Eldorado* n'était point une chimère.

Hélas! la colonie poussée par Sarmiento dans le détroit de Magellan y fut bientôt réduite à la plus affreuse misère, et lorsque, quatre ans plus tard, quelques navigateurs allèrent à sa recherche, on ne trouva que des ruines, des ossements et des tombes!...

Ce n'est pas nous que de pareils récits pouvaient effrayer. L'histoire des voyages a beau nous présenter dans tous les pays de la terre les cadavres d'hommes et les cadavres de navires brisés sur les côtes, nous voyons sans sourciller les périls qui nous attendent pendant notre navigation ardue, et nous nous reposons avec amour de nos fatigues après avoir rempli avec ardeur l'honorable mission que nous avons acceptée.

Alions visiter le Port-Famine. Nous voici dans le détroit, qui peut avoir six à huit lieues dans sa partie la plus orientale. Des deux côtés la terre est basse, égale, nue et peu boisée, et cependant la quille des deux na-

vires se fraie un passage difficile au travers de zones épaisses de fucus arrachés par les tourmentes de leurs couches sous-marines. A quatre ou cinq lieues de là, le canal se rétrécit presque tout à coup et ne conserve que deux lieues de largeur, pour reprendre bientôt une étendue plus développée. Ici déjà le sol devient moins humble; il se boise, il grandit, il s'échelonne, et l'on devine qu'il va se perdre vers l'ouest dans la partie la plus méridionale de cette vaste cordillère des Andes qui traverse les Amériques du nord au sud.

Le second jour de notre entrée dans le détroit, doucement poussés par une brise courtoise, nous pûmes jouir d'un spectacle magnifique, aussi beau, sans contredit, que celui dont nous avons naguère été témoins sous les zones tropicales : c'était un coucher de soleil.

Des nuages massifs tièdes et chauffés à leur centre, mais éclatants de feu dans toute leur silhouette, se dessinaient à l'horizon comme de gigantesques chaudières dans lesquelles aurait fermenté le bitume embrasé. Des flots de lumière s'en échappaient comme par torrents, et l'on eût dit que le grand astre voulait revenir sur ses pas pour reconquérir le monde. Là-bas, là-bas, à l'équateur et au large, les couchers de soleil ont sans doute une grave majesté; mais l'horizon est loin, et rien ne s'interpose entre vous et lui pour varier les effets de la scène. Ici les hautes terres de la partie occidentale du détroit, et parmi elles la montagne neigeuse de Sarmiento, sur la base de laquelle s'élève de silencieuses forêts, et un rideau étroit dans la mer qui allait se perdre au milieu de ce sol

accidenté, pailleté de mille jets de lumière qui chatoyaient à sa surface. Claude Lorrain lui-même vous eût donné une idée imparfaite de tant de grandeur et de richesse, et Martins, ce peintre de l'espace, eût renoncé à le reproduire.

En dépit des *pratiques* qui recommandent au navire voyageur de mouiller chaque soir dans le détroit, pour ne pas être drossé par les courants, comme la brise était fraîche et que le commandant avait de bonnes cartes, nous restâmes sous voiles. *La Zélée* était alors à deux encâblures de *l'Astrolabe*. Tout à coup une brume épaisse nous sépare et voile la côte; le vent devient capricieux, et nous sommes séparés de notre guide dans une position assez critique.

« Tout le monde sur le pont ! » s'écrie le capitaine. A ce signal d'alarme, les officiers, les premiers à leur poste, reconnaissent en effet les périls qui nous environnent; plusieurs fois nous frisons les brisants, plusieurs fois nous évitons une mort presque certaine. Mouiller était impossible; point d'abri contre l'ouragan qui nous saisissait, point de sûreté en pliant nos voiles, car nous pouvions déraper, et les courants nous jetaient alors sans miséricorde sur les bancs de sable qui encombrant cette partie du détroit. Nous errâmes ainsi toute la nuit dans une inquiétude profonde, redoutant à chaque instant de voir s'ouvrir notre fringante corvette. Mais le jour venant à poindre, nous aperçûmes *l'Astrolabe* à peu de distance, et désormais nous pûmes lutter avec plus d'efficacité contre les dangers d'une navigation si incertaine.

Revenons sur nos pas. La veille de cette nuit de crise nous avons vu sur la côte errer quelques quadrupèdes et pétiller des buissons embrasés; puis nous aperçûmes des hommes autour de ces feux, improvisés sans doute pour nous attirer; et nous dirigeâmes toute notre attention vers l'extrémité du cap Saint-Vincent, où tourbillonnait une flamme plus active. Ce pouvaient être des naufragés qui avaient besoin de secours; le commandant le comprit, nous piquâmes généreusement sur cette partie de la côte; mais nous reconnûmes, à l'aide de nos longues-vues, que c'étaient des Pécherais, peuplade indigène de cette partie orientale de l'Amérique, hommes dégénérés, pauvres, trapus, sans vigueur, en tout opposés aux Patagons qu'ils avoisinent.

Pourquoi ces contrastes? Pourquoi ces vicissitudes sur le même terrain, avec la même richesse du sol, les mêmes rigueurs de l'atmosphère? Il y a bien des études à tenter encore pour que l'histoire du genre humain soit complète.

Nous voici enfin au Port-Famine; nous mouillons en plein été, le 15 décembre, à quatre heures après midi. Le paysage est d'autant plus magnifique qu'il contraste en tout avec les sites sauvages et monotones que nous avons côtoyés les jours précédents. Au loin, de hautes montagnes couvertes de neige; près de nous, à l'O., une côte sablonneuse traversée par la rivière la Serger, que nous étudierons plus tard; à l'Est, la pointe Santa-Anna, terminant d'une manière abrupte un plateau peu élevé; l'ouverture de la baie déga-

geant à la vue une large étendue du détroit, et dans le fond les ruines de ce triste et célèbre établissement commencé sur les brillantes espérances données par Sarmiento. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Nous le saurons.

Nous étions avides des émotions de la terre; armés de nos fusils, de nos marteaux, de nos crayons, nous descendons presque tous, car la navigation a ses points de repos qu'il faut se hâter de mettre à profit.

Le sol est couvert d'une belle végétation, et de tous côtés des plantes et des fleurs que l'Europe y a empruntées : des myrtes presque à chaque pas; des fuschia, dont la tige, de cinq à six pieds de haut, supporte des fleurs rouges et violettes, admirables de couleur et d'élégance; des véroniques croisettes, si remarquables par la disposition de leurs feuilles opposées en croix.

Là aussi le fraisier avec ses parfums, le groseiller, le chèvrefeuille, le céleri et de petits arbustes touffus ayant cinq à six pouces de haut et chargés de fruits qui rappellent nos lucets. Nous ne nous laissons point de ce spectacle, et à une si grande distance de notre patrie, nous pouvons nous croire sans efforts au milieu de nos plus belles plantations européennes.

Si la faim vous talonne, si vous voulez ranimer vos forces épuisées par les fatigues de la course, vous trouverez sur la côte des moules et des patelles excellentes; et comme la mer est extrêmement poissonneuse, la pêche et la chasse pourraient alimenter à elles seules une colonie.

Nous cherchons un coin de terre pour nos déportés ; la Guyane et le Sénégal sont, dit-on, trop rapprochés de la métropole ; Madagascar est une île trop meurtrière ; les Anglais ne veulent pas que nous ayons de comptoirs dans les Moluques ; nous ne possédons pas un petit État dans le vaste Océan Pacifique, pas un port, pas un abri sur toute la Nouvelle-Hollande ; rien à nous depuis le Kamschatka jusqu'au Chili.... Eh bien ! dans le détroit de Magellan, au point que je signale, est un terrain fertile et vierge, sous un ciel qui a ses colères et ses bienfaits, dans un passage difficile qui peut devenir une ressource immense pour la navigation ; c'est là que je propose au législateur d'envoyer ceux qu'a frappés la loi, ces hommes aux robustes poitrines, à la brûlante énergie, qui ne tarderont pas à comprendre dans les travaux de chaque jour qu'ils peuvent être encore d'une grande utilité au pays qui les a répudiés et proscrits.

Le temps est beau, le soleil radieux ; aussi voulons-nous utiliser le jour qui vient de se lever. Dubouzet, Thanaron, Montravel et moi nous allons, en compagnie du capitaine, explorer *la Serger* ; ses eaux sont peu profondes, ses courants rapides, ses bords très boisés. Nous avons fait cinq milles à peu près dans les sinuosités du courant, quand nous descendîmes pour notre déjeuner ; il fut improvisé sur des troncs d'arbres à l'aide desquels nous allumâmes un grand feu.

De tous les côtés et dans chacune de nos excursions, nous trouvons sur le rivage la trace du passage récent ou ancien de quelque navigateur : ici c'est une

inscription à la mémoire de quelques matelots anglais naufragés dans un canot pendant les explorations du capitaine King ; là un poteau surmonté d'un baril, hasardeuse poste aux lettres où nous trouvons une foule de papiers écrits à l'encre ou au crayon, donnant des détails sur une navigation plus ou moins heureuse, et invitant tout voyageur à les faire parvenir à leur destination. Nous aussi, au retour, nous confiâmes quelques-uns de nos secrets au baril protecteur, et ce n'est pas sans une bien grande joie que nous avons appris plus tard que nos lettres étaient arrivées à bon port.

Comme nous avions encore quelques jours à rester au mouillage, chacun de nous se livra avec ardeur au plaisir de la chasse ou de la pêche. Dans une seule de nos excursions, je tuai dix-huit pièces de gibier, et le maître calfat, plus intrépide et plus habile que moi, fit une véritable Thésaure du sol qu'il avait parcouru. Les oies, les canards, les grives et une immense quantité de perroquets, voilà surtout les familles ailées dans lesquelles nous répandions le deuil.

Quand on s'est trouvé jeté dans un pays aussi curieux à étudier, les détails deviennent nécessaires. Je dois donc vous parler d'une nouvelle excursion à la haute montagne du Tarn, qui se dressait à l'O. Plus heureux que nous dont la brume a rétréci l'horizon, d'autres explorateurs, ayant atteint le piton, pourront décrire l'aspect général du pays ; c'est assez pour nous de leur indiquer la route à prendre, ou plutôt le chemin qu'il faut se créer.

Le 22 décembre, nous partîmes pleins de courage.

Nous étions neuf, sept officiers, deux matelots, ces derniers habiles parmi les plus habiles à se créer des ressources, intrépides, goguenards, contant à merveille et riant de leur misère comme vous riez de vos beaux jours. L'un d'eux, Lejeune, avait dû se faire prêtre, puis pharmacien; les solitudes et les grilles du cloître lui donnèrent l'amour de l'espace et d'un air libre, et le voilà baleinier; lui, homme de haute stature, athlète infatigable, robuste piéton, matelot insultant à la tempête qui mugit, à la foudre qui éclate, à la mort qui se dresse.... Voilà de ces compagnons de voyage que je vous souhaite à vous qui visitez les continents, à vous qui sillonnez les mers.

Son camarade, Rochefort, avait les allures, le langage et les mœurs d'une jeune novice; et comme il chantait à merveille et que sa mémoire était fertile, nous le priâmes de nous rappeler les airs joyeux des opéras et des vaudevilles qui avaient charmé notre enfance.

La première partie de la route fut difficile, tant les arbres abattus par les ouragans jonchaient le sol: c'était une escalade bien plus qu'une course; mais bientôt nous trouvâmes des éclaircis au milieu des forêts, et nous arpentâmes le terrain avec plus de liberté. Comme nul sentier n'était tracé, la boussole seule nous servait de guide, et vers cinq heures nous arrivâmes au pied de la haute montagne, but désiré de notre excursion. Cependant la journée était avancée; il fallut se décider à chercher un gîte pour la nuit ou à la passer à la belle étoile dans ces éternelles solitudes. Aussitôt nous nous

mimes à l'œuvre : celui-ci se fit bûcheron, celui-là charpentier; Lejeune s'occupa de la cuisine; Rochefort fredonna ses romances.

Pour table, les broussailles; pour siège, le gazon et quelques troncs d'arbres; pour dôme, la voûte azurée du ciel; pour assaisonnement, notre appétit. Nous mangeâmes avec une voracité de cannibales... et l'ingénieux Lejeune trouva le moyen de dresser trois services. D'abord une turlutine, sorte de bouillie fabriquée avec du biseuit trempé d'eau et un peu de graisse. Ne faites pas fi, messieurs les Parisiens; je vous en souhaite autant pour vos jours de gala, surtout si un cordon bleu aussi habile que le nôtre vous le prépare. Vint ensuite un ragoût de petits pieds, charmants volatiles qui ne faisaient qu'une bouchée, et dont notre plomb meurtrier avait interrompu les chants et arrêté le vol; mais ici la tâche de Lejeune devint difficile, et dans son désespoir il se frappait la tête et la poitrine avec fureur.

— Qu'as-tu donc, mon brave?

— J'ai... j'ai que ma réputation est compromise, ma gloire en danger.

— Pourquoi cela?

— Eh! messieurs, ne voyez-vous pas que je l'ai perdu?

— Quoi donc?

— L'essence de tout bon repas, et ce que vous allez manger sera détestable.

— Calme-toi, mon ami; tu nous donnes un dîner de Sybarites; tes plats sont délicieux.

— Oui ; mais celui que je confectionne en ce moment...

— Sera délicieux comme les autres.

— Du tout, j'ai perdu mon poivre... et sans poivre, messieurs, point de vrai bonheur à table ; sans poivre, je suis pis qu'un mousse, je ne vaudrais pas un fil Carret...

— La, la, point de colère ; prends cette écorce que nous avons ramassée en route, et ton poivre est remplacé.

— Du tout : je veux me suffire à moi-même. Je n'ai pas de poivre, mais j'ai du fromage, et mon fromage remplacera le poivre. Vous verrez si je suis bon à quelque chose, et si je répare mes bévues.

Le ragoût fut délicieux, en effet, et peu s'en fallut que notre ami Lejeune ne reçût de nos mains une couronne de myrte ; sa modestie le sauva de l'ovation.

Enfin notre troisième service fut une oie grosse et grasse, mère de famille sans doute, que nous venions d'arracher à ses rejetons. Elle fut rôtie à l'aide de quelques branches croisées auxquelles nous l'avions suspendue. Tel fut notre délicieux souper. Fasse le ciel que nous en trouvions souvent de pareils dans le cours de notre long voyage !

Il s'agissait maintenant de nous fabriquer des couchettes pour la nuit, et le terrain sur lequel nous piétinions était imbibé d'eau. Pour nous garantir de l'humidité, nous abattîmes un nombre considérable de branches, et nous nous étendîmes sur ce lit peu moelleux, après avoir pris soin d'allumer plusieurs grands feux autour de nous. Dans la possibilité d'une attaque

de quelque bête féroce, et pour alimenter la flamme, nous veillions à tour de rôle; et le lendemain matin nous nous relevâmes un peu meurtris, mais pleins de zèle pour mener à bonne fin l'excursion projetée.

En effet, après avoir mis en sûreté nos armes, dont le poids nous eût inutilement embarrassés, nous reprîmes notre route avec ardeur, sous une pluie qui commençait à fouetter le sol.

A mesure que nous gravissions la montagne, la pente devenait plus rapide, le vent plus fort, la neige plus tourbillonnante.

Il y avait quelques périls, je l'avoue, à une course aussi aventureuse, et l'un de nous, mon collègue Hombron, se vit forcé d'y renoncer. Ses jambes ployaient à la peine, et sa tête avait le vertige. Quant à moi, comme le vent s'engouffrait dans mon manteau, j'aimai mieux recevoir les rafales neigeuses que d'embarrasser ma marche, et j'abandonnai mon chaud vêtement. Au retour, je fus assez heureux pour le retrouver, et près de lui nous recueillîmes aussi notre pauvre camarade, qui n'avait pu faire un pas, ni en avant ni en arrière, et qui nous attendait dans les plus vives inquiétudes.

Cependant, après des efforts inouïs, nous atteignîmes le sommet de la montagne, crête aiguë où la neige n'avait point séjourné, emportée par la bourrasque. Le temps était dur, nous grelottions; et malgré cette intensité de froid, nos physiciens remplissaient avec zèle et dévouement leur devoir de conscience.

La tâche était accomplie, quoique imparfaitement;

car, au milieu des tourbillons de neige et de pluie qui nous environnaient de toutes parts, il nous fut impossible d'apprécier l'aspect général du pays : l'horizon était à quelques pas de nous.

La descente s'exécuta avec une grande vitesse ; je recouvris mes épaules du manteau bienfaisant ; nous prêtâmes l'appui de notre bras à ce pauvre Hombron, qui nous pria de ne plus l'abandonner... et, à midi et demi, nous étions tous sur la plage, en face des corvettes.

Rien ne donne le goût des voyages comme les voyages eux-mêmes ; le succès d'une entreprise vous pousse à une autre. Aussi, après avoir abandonné mes camarades, m'élançai-je de nouveau dans les hasards d'une nouvelle et lointaine pérégrination ; et, qu'on ne s'y trompe pas : sur un pays vierge, au milieu d'une nature abrupte, loin de toute civilisation, il y a quelque témérité à s'enfoncer dans les clairières, à pénétrer dans les forêts, à gravir les roches escarpées. Heureusement ou malheureusement peut-être, nul obstacle sérieux ne se dressa devant moi ; je visitai sans encombre la pointe *Voces*, et rentrai à bord à cinq heures, épuisé de fatigue, mais fort satisfait de mon excursion.

Je réserve pour les notes scientifiques d'une publication importante qui aura lieu plus tard, le résultat des observations d'histoire naturelle qui m'ont continuellement occupé pendant le voyage ; seulement je me hâte de donner raison au géologue qui avait pensé qu'il devait se trouver à l'hémisphère S., comme dans l'hé-

misphère N., des terrains secondaires contenant des débris de corps organiques; mes observations vers le pôle austral coïncident de la façon la plus victorieuse avec celles de mon confrère Robert vers le pôle arctique.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

**Détroit de Magellan. — Suite. — Cap Froward.
— Port-Gallant. — Détails.**

L'ordre de virer au cabestan fut donné ; la mer était calme, le vent très léger, et la brume, quoique sensible, se trouvait tiède et n'obscurcissait pas assez l'horizon pour nuire à nos manœuvres. Nous courons au S., *l'Astrolabe* et *la Zélée* voyageant toujours de compagnie, se renvoyant également les craintes et les espérances, toutes deux animées du plus chaud enthousiasme.

Tout à coup le cap Froward se présente de l'avant, et nous touchons presque de la main cette pointe mé-

ridionale des deux Amériques, ce dernier soupir ou cette première vie de l'immense chaîne de montagnes qui va se perdre là-bas, là-bas, dans les glaces du pôle arctique.

Ici la route fait éperon, et désormais nous courons au N.-O. Nous glissons avec assez de rapidité devant la baie protectrice des navires de Bougainville, et le lendemain soir nous mouillons au port Gallant; nous avions alors franchi à peu près les trois quarts du détroit.

Comme je l'ai déjà fait observer, le terrain, qui vers l'E. est tout-à-fait humble et bas, s'élève à mesure que l'on court vers l'O.; et nous voici complètement encasés dans de hautes montagnes. Nos hydrographes ne perdirent pas de temps; j'avais aussi, en ma qualité de géologue, des études à terminer; et comme nous n'avions que vingt-quatre heures devant nous, je m'armai de courage et me mis en route vers une crête élevée que j'appellerai montagne *des cristaux*, à cause des jolis échantillons que je ramassai sur toute sa surface.

Le plateau n'a pas plus de cinq à six cents mètres, et cependant il me fut assez difficile d'en atteindre la cime. Je cheminai long-temps sur une crête aiguë dont le pied à gauche se baignait dans un large torrent, tandis que la partie E. plongeait verticalement dans un golfe parfaitement abrité.

Dès que mon ascension fut achevée, je me vis assailli par une de ces rapides bourrasques qui démâtent les navires et les brisent contre les roches. Je tins ferme quelques instants, puis je m'assis et me cramponnai à

un roc; les cailloux volaient, les blocs de schistes roulaient dans l'abîme. Plusieurs fois je courus le danger de la vie; mais je ne descendis que lorsque mes observations furent achevées.

Là-haut, c'était la tourmente avec toutes ses fureurs; à l'abri du mont, c'était le calme avec toute sa quiétude. Je recommande le golfe que j'indique aux navigateurs égarés dans le détroit, où l'on ne saurait trop s'assurer un bon mouillage.

Le panorama qui se déroula devant moi, dès que j'eus atteint le sommet de la montagne des Cristaux, est de toute magnificence. Le détroit s'étend en longs rubans accidentés jusqu'à une distance de plus de dix lieues; les terres qui l'environnent se modulent avec toute leur variété, et çà et là, dans le chenal, un nombre considérable de petits îlots dominant à peine le flot qui les ronge.... Sur ma tête, le ciel avait la limpidité de l'azur le plus diaphane; à l'est, une brume épaisse envahissait l'horizon; mais du côté de cet immense Océan Pacifique que nous brûlions de sillonner, les rayons du soleil couchant se reflétaient avec un éclat à blesser le regard.

Tout est imposant dans cette Amérique dont nous foulons une des extrémités : les végétaux, les forêts, les fleuves, les torrents, les montagnes; partout une nature puissante et jeune, partout des dômes éternels de verdure; le Chimborazo et le Cotopaxi, le condor qui fouette leurs têtes blanches de son aile vigoureuse, le crocodile qui patauge dans les marécages, le redoutable pampéro qui décapite les fronts les plus robustes,

et ces hommes de fer insoumis à la civilisation, qu'ils viennent combattre jusqu'aux portes des cités royales.

Voyons si l'Asie nous présentera les mêmes phénomènes ; voyons si en Asie nous éprouverons les mêmes émotions.

Que je n'oublie pas un immense glacier sur lequel je planai quelques instants du sommet de la montagne, et dont l'aspect effrayant faillit me donner le vertige. Ce sont là de ces tableaux que l'imagination garde religieusement jusque dans la tiédeur de la vieillesse la plus reculée.

J'avais compté sur une absence de quatre heures au plus ; mais l'attrait des sites que j'avais parcourus, les difficultés du trajet, les périls mêmes qui m'entouraient de toutes parts, ne me permirent d'arriver à bord qu'à la nuit bien avancée, tout meurtri, tout déchiré, et tout fier d'avoir accompli un devoir de plus.

Le matin du 54 décembre, la brise s'étant levée de l'O., nous reprîmes la route déjà parcourue, et nous vîmes bien que nous devions renoncer à l'espoir de traverser de bout en bout le détroit célèbre de Magellan. En mer surtout, c'est le caprice des éléments qui trace la route, et l'éloignement ne fait pas la distance.

En quelques heures nous atteignîmes la baie de Saint-Nicolas, visitée jadis par Bougainville, parrain d'une grande partie des criques et des anses qui accidentent ces rivages éloignés. Les noms du chevalier de Bournan et de Dubouchage rappellent ses compagnons ; ceux de cap Remarquable et de l'îlot de l'Observatoire attestent ses observations ou ses travaux.

A peine mouillés, chacun de nous se rendit à terre pour ses petites excursions, et l'on projeta une expédition sérieuse pour le lendemain.

En effet, dans deux canots, le commandant d'Urville (car il faut le nommer au moins une fois), le capitaine de la *Zélée*, plusieurs autres officiers et moi, nous partîmes pour explorer la rivière de Gennes, large à son embouchure, mais diminuant bientôt sensiblement de largeur et de profondeur. Elle est tellement obstruée de troncs d'arbres entraînés par les torrents, qu'il est impossible de la remonter bien haut. A peine avions-nous fait deux milles que les difficultés nous arrêrèrent, et nous descendîmes sur le rivage pour déjeuner. Nous étions tous d'une gaité folle; le champagne fut sablé, et le commandant, faisant trêve à sa gravité ordinaire, se joignit à nous dans les élans d'une joie que la sérénité du jour rendait encore plus bruyante. Nous le remerciâmes pour les médailles qu'il nous avait distribuées la veille, et, selon notre habitude, nous achevâmes notre repas en buvant au succès de notre expédition.

Au milieu du cataclysme de paroles éclatantes qui nous échappaient, le chef d'expédition adressa la même question à chacun de nous en particulier, en nous invitant à y répondre avec la plus grande franchise.

— Voyons, messieurs, vous savez que nous allons piquer vers le pôle sud, nous enfoncer dans les glaces australes; jusqu'à quel degré voulez-vous que nous poussions?

— Jusqu'à soixante-seize.

— Jusqu'à soixante-dix-huit.

— Bah! bah! s'écria-t-il avec enthousiasme, nous irons jusqu'à quatre-vingt-deux.... Et l'on but à la réussite de cette audacieuse entreprise.

Hélas! la parole du commandant ne fut point prophétique. Mais n'anticipons pas sur les événements, et achevons en quelques lignes nos dernières observations sur les sites qui nous entourent.

Où M. de Bougainville n'a pas dit vrai, ou le cap Remarquable, qu'il a décrit et signalé, a changé de forme et de nature. Il n'est point composé de débris de coquillages en couches, mais bien de galets entassés sans régularité. Si nous fouillions scrupuleusement dans les relations de nos confrères, que d'erreurs aurions-nous à signaler! Tâchons que ceux qui viendront après nous n'aient pas le même reproche à nous faire.

Le 3 janvier, nous levons l'ancre et nous repassons devant le port Famine. Un canot se rend à terre pour confier quelques lettres et quelques dépêches au baril indicateur hissé sur le poteau du rivage, et le 4, nous mouillons devant la terre des Patagons.

Je vous l'ai dit, le détroit est large à son embouchure, puis il se rétrécit rapidement et s'élargit de nouveau; c'est là que nous jetâmes l'ancre.

Le voilà donc ce peuple nomade, indompté, dont les voyageurs et les historiens ont fait tant de récits fabuleux! Sur son pays plat, sans arbres, légèrement ondulé, sablonneux, il vit dans un mouvement perpétuel, comme s'il voulait errer çà et là avec les brises carabiniées qui le visitent. Monté sur de rapides coursiers, il

envahit l'espace ; et quoique fuyant toute civilisation , il aime assez à se trouver en rapport avec les Européens qui viennent mouiller sur les côtes. C'est une nature bizarre, exceptionnelle, que celle de ces hommes de fer, vivant sous un ciel rigide, couverts de peaux de bêtes, et ne voulant ni huttes, ni villages, ni cités ; ils campent là ou là, partout où le caprice les arrête ; fichant en terre deux ou trois pieux, et s'abritant sous leurs peaux de jaguar, de cheval ou de guanaque, sorte de quadrupède de la famille des chameaux, et dont ils font leur nourriture habituelle. C'est le même animal qui, sous le nom de *lama*, rend tant de services aux habitants des Cordilières ; les Patagons ont préféré le laisser à l'état sauvage.

Tenez, voyez les feux qu'ils ont allumés sur les mornes de la côte. Les voici maintenant arrivant par bandes ; nos canots veulent aborder ; ils se présentent et nous indiquent la plage la plus sûre et la plus facile. A la bonne heure, c'est là de l'humanité, de la confiance ; nous aurons à raconter.

Tous les archipels du monde ont un mot privilégié pour fraterniser avec les peuples visiteurs. Ici ce mot est *Chaoua*. Avant d'aborder, nous le prononçâmes d'une voix éclatante ; les Patagons, enchantés, le répétèrent ; tout fut dit : nous vécûmes en paix au milieu d'eux.

Tous les individus qui nous entourèrent avaient de cinq pieds six à cinq pieds dix pouces français. Quelle nature ! Ils étaient gros, charnus, bien bâtis, se drapant avec aisance et grâce dans leurs peaux élastiques ; leur

teint est bronzé, leur nez droit, leur figure ovale, leur œil petit, mais éclatant, leur chevelure épaisse, noire et flottante sur les épaules; presque tous la fixent à l'aide d'un bandeau qui lui laisse toute sa liberté, mais l'empêche de couvrir la face au milieu de leurs évolutions. Quelques-uns d'entre eux, montés sur leurs chevaux, se plaisent à les faire manœuvrer, et c'est un spectacle fort divertissant, je vous assure, que de voir deux ou trois hommes en croupe lancés à bride abattue au milieu des ondulations de ces plaines de sable. Leur selle est une peau fortement liée à l'aide d'une sangle; ils ont rarement des étriers, et les cavaliers qui s'en servent n'ont qu'une petite lanière formant à l'extrémité une sorte d'anneau dans lequel ils font pénétrer l'orteil.

Contrairement à presque tous les peuples de la terre vivant dans les solitudes, les Patagons ne portent sur leur corps aucune trace de tatouage. Chez ceux-là, ces dessins sont les insignes de la souveraineté; souvent aussi une histoire parlante des hauts faits de leur famille. Si les Patagons ont des chefs, et cela doit être, rien ne les distingue à l'extérieur, si ce n'est peut-être la richesse du bandeau de leur chevelure.

Les armes des Patagons sont quelques fusils achetés aux Européens ou aux Espagnols du Rio-Negro, de grands couteaux, et surtout ce lacet à boules qu'ils ont emprunté aux *Gaoutchos*, leurs rivaux, ou plutôt qu'ils leur ont légué. Ce lacet est une lanière élastique de huit à dix pieds de longueur, aux deux extrémités de laquelle se fixe un lourd galet. Quand ils ont à com-

battre un homme ou un quadrupède, ils font tourner la courroie sur leur tête et la lancent avec une adresse merveilleuse, de telle sorte qu'elle enlace l'ennemi. On voit aussi de ces lacets à triples branches et conséquemment armés de trois pierres. Cette javeline d'une nouvelle espèce est une arme meurtrière entre les mains des Patagons.

C'était encore un spectacle fort curieux que de voir tous ces individus, hommes et femmes, se grouper avec empressement autour de nous, planter leurs tentes à peu de distance du débarcadère, et attendre là les échanges qu'ils pensaient que nous serions avides de leur proposer. Les petits miroirs, les colliers, les verroteries obtinrent peu de succès, et nous comprimes dès lors que la coquetterie joue chez eux un rôle très secondaire. Il est vrai que nous sommes à trois mille lieues de l'Europe civilisée. Ce qu'ils préféraient, c'étaient de grands couteaux, des haches, des sabres; voyez : l'utilité, la défense. En échange, nous reçûmes des lacets à simples ou triples lanières, mais surtout des peaux de jaguar et des plumes d'autruche.

Disons, à la louange et à la honte des dames de la Patagonie, qu'elles étaient parfaitement couvertes de peaux, sans doute par une prudence bien méritoire; mais qu'elles n'eurent pas beaucoup à se défendre contre nos attaques, car elles étaient d'une salété remarquable : peut-être est-ce là une coquetterie du pays.

La journée avait été orageuse; le vent de N.-O. soufflait avec une violence extrême, et comme nous recon-

nûmes l'impossibilité de recevoir des canots du bord, il fallut bien se résoudre à camper avec les Patagons et à tâcher de réparer au milieu d'eux nos forces épuisées par une longue diète. En fouillant nos carnassières, nous y trouvâmes une trentaine de petits oiseaux, innocentes victimes auxquelles nous donnâmes une large tombe ; et quoique nous fussions partis avec quelques biscuits, notre générosité et notre imprévoyance nous firent faire un bien mauvais repas. Le brave Lejeune en eût rougi de honte, ou plutôt il aurait bien su nous improviser un splendide festin, pourvu toutefois que le poivre ne lui eût pas fait défaut.

Cette visite chez les Patagons eut cela de rare et d'heureux dans l'histoire des voyageurs : c'est que la franchise et la loyauté ne cessèrent d'exister dans nos relations ; que les lambeaux de viande sèche que nous en reçûmes étaient bien préparés ; qu'ils mirent un grand soin à nous abriter contre la tempête ; et nous sommes convaincus aujourd'hui que tout indomptés que sont ces hommes, les plus grands de la terre par leur stature, il faudrait peu de chose peut-être pour leur faire accepter les bienfaits de la civilisation.

Que je n'oublie pas de vous dire que parmi eux nous reconnûmes cinq étrangers : quatre matelots pêcheurs de phoques abandonnés sur la plage par leurs navires, qui nous demandèrent passage, et que nous laissâmes plus tard au Chili ou ailleurs ; le cinquième était un habitant de Buenos-Ayres qui avait fui la ville et accepté avec amour la vie aventureuse des Patagons.

Dans mon avidité d'excursion, je me jetai, le len

demain de mon arrivée, bien loin de la peuplade qui nous avait si bien accueillis; et quoique le soleil se perdit déjà à l'horizon, j'oubliai tout-à-fait la corvette; je revins fort tard, et je me vis forcé de passer la nuit au milieu de mes nouveaux hôtes, sous une tente à demi protectrice, où le froid m'empêcha de goûter le sommeil.

Je profitai de mes heures de calme pour étudier dans tous ses détails la vie nocturne des Patagons. Devant chaque tente un feu modeste; de distance en distance je voyais la flamme ondoyer; les Patagons piétinaient auprès, s'accroupissaient, et faisaient rôtir quelques bribes de chair qu'ils avalaient avec voracité. Plus tard, l'un d'eux se détacha et alla donner ses soins à une femme souffrante étendue sur des peaux. Le médecin de nuit, à genoux, fit quelques passes de la main, quelques grimaces ridicules, nazilla des patenôtres et se retira sans attendre l'efficacité de son remède. Après avoir fait le tour du camp sans autre incident, je m'arrêtai près de la tente de celui qu'on avait nommé le chef; je le saluai, et comme il me montra du doigt, non loin de nous, le gîte de l'un de mes compagnons, j'appelai, et le phrénologue Dumoustier me répondit.

— Que faites-vous là, mon brave? lui dis-je.

— J'observe.

Singulière manière d'observer, en effet, que de s'enfoncer sous un grand amas de peaux et de se livrer au sommeil le plus profond.

Le voyageur qui arrive dans un pays ignoré ou sau-

vage doit s'estimer heureux d'y rencontrer un homme capable de lui donner des détails précis sur les mœurs et les habitudes qu'il cherche à décrire ; aussi m'empressai-je de profiter de la circonstance favorable qui m'était offerte, et j'allai visiter l'Européen vivant depuis quelques années au milieu de la peuplade hospitalière dont nous avons déjà une si haute opinion. C'était un Espagnol né à Barcelone, d'où il partit un beau jour comme marin sur un navire de commerce qui vint toucher à Buenos-Ayres. L'immensité des mers lui donna le goût de l'indépendance : il déserta ; et comme les Patagons étaient arrivés dans la cité argentine pour leur trafic de peaux de bêtes et de plumes d'autruche, il se proposa au chef de la famille nomade, et fut accepté. Cette vie errante convenait à ses allures ; il devint Patagon par son humeur belliqueuse et son ardent désir des excursions. Plus tard, il se maria, il eut des enfants ; aujourd'hui ses affections de famille le retiennent plus que jamais dans ces immenses solitudes.

Si vous saviez, me dit-il, combien ce peuple est bienveillant, bon, généreux ! Jamais le meurtre n'a signalé sa puissance sur l'étranger naufragé dans ces parages ; jamais navire n'a été pillé ; jamais de fraude n'a été commise dans les échanges ; et si quelque individu, par hasard, est vu enlevant clandestinement un objet quelconque, il est rigoureusement châtié, car on le méprise dans la peuplade : le mépris chez eux est le fer du bourreau européen.

Mais ce qui a lieu de surprendre l'étranger qui

A^l Legrand, d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo F^{rs} et C^{ie} n. Richer, Z.

CHEF DE PATAGONS EN TENUE DE GUERRE.

Berquet et Petton, Éditeurs,

11, rue du Jardinot.

nous visite, poursuit l'Espagnol, avide et heureux de raconter dès que j'eus forcé son humeur taciturne, c'est la justice et l'humanité qui règnent dans la distribution des vivres. On organise une chasse; les hommes seuls y prennent part. Eh bien! au retour, chaque famille a sa portion égale et proportionnelle de nourriture; soit qu'elle ait envoyé ou non un ou plusieurs de ses enfants à la poursuite du guanaque, du jaguar ou de l'autruche.

Le chef de la peuplade n'a d'autorité réelle qu'en temps de guerre. Vous avez vu celui que nous nous sommes choisi : il est fort, robuste, intrépide. Des querelles s'engagent; il se revêt de sa tunique de peau taillée comme la soutane de vos prêtres, laissant toute leur liberté aux bras et aux jambes; il s'arme d'un sabre européen et se coiffe d'un casque surmonté de plumes de diverses couleurs : en France on l'appellerait un héros.

Le mariage se conclut sans de grands apprêts. On se présente à une famille, on fait la demande, et si elle est agréée, un immense festin est préparé; le cheval est immolé au profit de tous.

Dans les funérailles on enterre également avec le guerrier son coursier, le plus fidèle compagnon de ses exploits et de ses périls.

Je reçus les confidences de l'Espagnol en lui témoignant toute ma gratitude, et il me parut si satisfait de la vie aventureuse qu'il s'était créée, que la violence seule pourrait aujourd'hui le rendre à nos mœurs européennes.

C'est que dès qu'une fois on a respiré l'air de la liberté, nos rues, nos cités populeuses, nos routes rétrécies sont des prisons dont on brûle de s'affranchir.

SOUS VOILES. — GLACES.

**En mer.—Navigation dans les glaces.— Archipels.
— Détails. — Scorbut. — Arrivée au Chili.**

C'est ici que commence, à proprement parler, ce périlleux voyage entrepris avec tant d'enthousiasme. L'Atlantique n'a de secret pour aucun navigateur; les côtes qui la bornent à l'E. et à l'O. sont connues, souvent visitées, et vous trouvez partout des abris sûrs contre les tempêtes. Cet océan est une route publique où l'on se promène, où l'on ne navigue pas. Cependant n'embellissons pas trop le tableau, et Dieu vous garde des terribles *raz de marée* qui se font sentir dans les Antilles, et surtout des épouvantables coups de vent qui font tourbillonner à l'air les constructions les plus solides, les navires les plus vigoureux.

Çà et là encore, vous vous trouvez dans une navigation tropicale, au milieu d'une agglomération imprévue de trombes gigantesques qui courent avec les vents ; et gare à vous alors si elles s'ouvrent sur votre navire ou si elles éclatent auprès de vous ; la catastrophe vous entraîne, vous engloutit, et votre pays attristé envoie vainement à votre recherche : la mer garde bien ce qu'elle garde.

Les matelots au long cours disent, dans leur énergique langage, que la Méditerranée est un plat à barbe où l'on ne peut virer de bord sans avoir le beaupré sur la terre. Cela est vrai ; mais les lames de la Méditerranée sont courtes, rageuses, et les ouragans qui les soulèvent ont jeté bien des cadavres de navires sur les rescifs qui les bordent. Laissons donc à chaque mer sa part de fatigues et de dangers.

Une brise soutenue de l'O. nous poussa bientôt au large ; nous pûmes voir à tribord les humbles caps Saint-Sébastien et Arénas, deux pointes orientales de la terre de Feu. Un peu plus à l'E., après le détroit de Lemaire, se dressa la *terre des États*, haute, imposante, creusée par des criques profondes, incessamment tourmentées par les tempêtes australes.

Nous la laissâmes loin de nous à l'O., et nous ne vîmes pas sans émotion passer à contre-bord un navire auquel nous nous serions estimés heureux de demander des nouvelles de notre Europe... Mais il s'éloigna de nous, et les corvettes continuèrent de piquer dans le S.-E.

Glace ! glace ! devant nous !... C'était le 15 janvier.

Il y a des époques dans la vie qu'on n'oublie jamais. Dans une navigation au milieu des archipels les plus nombreux, le navire cingle en sûreté pourvu qu'il puisse maîtriser les vents, car la science lui a dit où sont les rochers sous-marins qui ouvrent les quilles, les rescifs contre lesquels vont se briser les coques, les courants qu'il faut soumettre, les ports où l'on peut s'abriter; et, en cas de naufrage, une terre hospitalière est là où le matelot peut trouver du pain, un asile, une espérance!

Mais ici, dans ces mers orageuses du pôle austral, mers encore si rarement sillonnées, parages inconnus, au milieu d'une agglomération de montagnes de glaces obéissant aux tourmentes qui les poussent, les pressent, les déchirent et les ouvrent, si vous heurtez un peu violemment ces masses dix fois, mille fois plus volumineuses que vos navires; si vous vous trouvez enclavés dans des passages, dans des anses formées par ces îles voyageuses... adieu, patrie! adieu, amis! Nulle terre généreuse ne recevra vos dernières confidences, et ces parages dévorateurs auront rempli leur mission.

N'importe, courons aux difficultés à vaincre, aux périls à soumettre, à la mort à braver.... Là est la gloire, et nous sommes partis pour voler à sa conquête.

A dater de ce jour jusqu'au 22, nous avons continuellement longé à tribord et à babord quelques blocs de glaces errantes diminuant de grosseur, mais augmentant en nombre à mesure que nous approchions de la banquise. Celle-ci était immense et se dessinait

à l'horizon par une zone blanche, reflet de sa surface; toutefois elle me parut plus raboteuse que celle que j'avais vue quelques années avant au pôle boréal lors de l'expédition envoyée à la recherche du capitaine Blossville, commandant *la Lilloise*.

Ainsi, aux deux extrémités de la terre les mêmes phénomènes, les mêmes barrières à l'investigateur. La science s'arrête là.

C'est pourtant un imposant tableau à observer que celui d'une zone glacée où nous avons peine à supporter la rigueur du froid, au milieu de la saison la plus favorable de l'année; où se reproduisent heureuses des familles innombrables de poissons, de crustacés, d'oiseaux, de mollusques, comme si cette population vivace avait voulu braver la puissance de Dieu.

Ici, en effet, le roi des mers, ce gigantesque cétacé qui peut ouvrir un navire d'un seul coup de tête et faire le tour du monde en quinze ou vingt jours; la baleine dans ces parages ne manque point de vivres; elle engloutit dans sa gigantesque charpente des myriades de vassaux, et se joue parmi les glaces comme pour insulter à leur stérile colère. Auprès d'elle les phoques philosophes, flegmatiques habitants des pays rigoureux, dressés sur la partie postérieure de leur corps et vous regardant arriver comme des amis. Puis le manchot, cet oiseau-poisson, nageant toujours entre deux eaux, et aussi rapide au milieu des vagues qu'il est lourd dès qu'il a gagné le rivage. Sur votre tête voltige l'élégant chionis, tandis que le pétrel et le goëland s'élancent d'une aile plus rapide, et que l'albatros, poé-

tiquement nommé mouton du Cap ou plutôt oiseau des tempêtes, plane à votre zénith, et, rapide comme la balle, disparaît en un clin d'œil à l'horizon.

Ainsi de tous côtés, sur les glaces, dans les eaux, au sein des airs, une nature bizarre et curieuse; et là, au milieu de tant d'études à faire, nos corvettes aventureuses, deux navires séparés du monde civilisé, n'ayant pour guides que la boussole et les caprices des ouragans.

Cependant des taches jaunâtres s'étaient dessinées sur une des plus colossales montagnes qui nous environnaient; les opinions se trouvaient divisées sur la nature de ces colorisations, et M. Dumoulin, qui se rendit sur la glace pour ajouter à des observations précises sur ce phénomène d'autres observations plus utiles sur le magnétisme terrestre, s'assura que ces taches étaient dues à des accumulations de fientes d'oiseaux et de phoques, ainsi que je l'avais annoncé, et non à des sables ou fragments de roches, comme on le croyait généralement.

Jusqu'au 26, nous côtoyâmes la banquise, et ici comme dans le nord c'étaient les mêmes bizarreries, les mêmes singularités, les mêmes caprices sur sa surface. Tantôt la glace se dressait en élégants candelabres, tantôt c'était une statue grossièrement ébauchée. Près de nous se dessinait un dôme, plus loin pointaient des minarets; on eût dit une Nécropolis blanchie ou les débris d'une cité nouvelle renversée par quelque terrible commotion. Au surplus, le silence partout,



partout cette solitude imposante et majestueuse qui crée les religions.

Terre!... Ce cri du bord est toujours accueilli avec amour. Nous visitons, à l'aide de nos longues-vues, le piton qui domine les flots, et si le point est exact, ce doit être l'île *Lauriès*, faisant partie du groupe Powell's. Au premier aspect nous aurions dit un sol pareil à celui de la terre des États; mais, de plus près, c'est une terre tourmentée, ce sont des rochers escarpés, des champs de neige, un lieu de désolation. — Signalons en passant à l'attention des navigateurs, à la sollicitude de nos frères poussés dans ces régions australes, quelques écueils situés au N. de cette île, et dont les navires feront sagement de s'éloigner. Sur les accores de ces rescifs dormaient paisiblement des masses gigantesques de glaces, comme si elles avaient voulu se reposer de leurs courses vagabondes.

Mais nous ne voulions pas que la banquise fût un obstacle à notre excursion polaire; nous tenions à honneur d'arriver au moins à l'un des parallèles indiqués par nous à notre déjeuner de Magellan; et comme le temps grossissait et que nous avions déjà fait quelques infructueuses tentatives de mouillage, nous résolûmes de lutter contre la tempête qui venait de se dresser avec toutes ses horreurs. Veille! veille! veille! Nous ne pouvons pas fuir, car les premiers obstacles de la route vont ouvrir notre carène de cuivre; nous ne pouvons pas louvoyer, car l'espace nous manque et la colère de la tourmente nous menace de trop près.... Alerte! alerte! Tout le monde est sur le pont, tous les

yeux plongent dans les tourbillons de neige qui nous enveloppent. Les voiles sont serrées, nous mettons à la cape, une houle impétueuse nous fatigue et nous disloque; c'est un duel acharné, c'est une guerre à mort entre les éléments et nous... Voyons à qui sortira vainqueur de la lutte...

Les navires se redressent avec majesté, le chemin nous est ouvert de nouveau.

Oh! que je vous plains, vous qui n'avez pas été spectateurs au moins une fois de ces turbulences océaniques, où la puissance de l'homme se fait si bien sentir! Les vents déchainés qui tourbillonnent, les brumes épaisses qui vous envahissent, les flocons de neige qui se dressent devant vous en réseaux impénétrables, les glaces qui cheminent en sens opposés, tout ce que le ciel, tout ce que la terre, tout ce que la mer ont de violence ne veulent pas que vous alliez là ou là. Eh bien! vous capitaine expérimenté, vous à qui l'aspect de la mort n'enlève ni l'énergie ni la présence d'esprit, vous irez là et là parce que votre devoir vous a tracé la route à suivre, parce que vous avez sous vos pieds un solide navire qui obéit à vos ordres, et auprès de vous un équipage intrépide qui ne sourcille pas aux flots prêts à l'engloutir.

Nous savions bien que de grandes choses nous étaient réservées dans notre excursion polaire; voici déjà un premier feuillet de l'imposante Odyssée que j'ai promis de dérouler à vos yeux.

L'ouragan avait cessé; des vents plus courtois se le-



vèrent, et nous continuâmes notre chemin au S.-E. ; mais les brumes nous tenaient rigueur, nous étions forcés d'aller à petites voiles, et le problème semblait tous les jours plus difficile à résoudre.

Le 3 février, le ciel se dégagea ; une bonne brise du N. fit enfler nos voiles développées, et nous filions très bien nos sept nœuds au milieu des immenses glaçons contre lesquels se heurtaient incessamment les lourdes joues des corvettes. Bientôt nous nous trouvâmes tellement entourés de blocs plus ou moins accidentés, que nous étions effrayés de la route que nous avions faite. N'importe, nous ne pûmes nous résoudre à rétrograder, et pour éviter toute secousse trop violente, nous nous amarrâmes à un glaçon immense et consentîmes à suivre sa bonne ou mauvaise fortune. — Dans cette situation, très peu joyeuse, je vous l'atteste, les masses qui nous heurtaient dans leur passage nous donnaient de vives inquiétudes pour la sûreté des corvettes, et chacune des secousses que nous recevions était un prélude du sort funeste que tant d'autres navires n'avaient pu éviter. Pendant cette mortelle journée notre navigation fut lente et douloureuse ; vainement nous essayâmes de nous dégager. — Le lendemain les glaces se refermèrent sur nous comme la pierre de la tombe, et nous nous trouvâmes complètement enclavés.

En attendant qu'un rayon de soleil ou qu'un vent généreux nous dégagât, nous tuions les heures inutiles par cette gaité de bord qui n'abandonne jamais les hommes de cœur, et nous visitâmes les îles flot-

tantes qui nous environnaient. L'éternelle banquise s'étend au-delà de l'horizon ; descendons sur la banquise comme nous le ferions sur une terre nouvellement découverte. — L'équipage des deux corvettes émigre, et nous voilà tous armés de bâtons, de gaffes et de fusils, chassant les pétrels et les phoques, que nous venons poursuivre jusque dans leurs retraites les plus ignorées.

Hélas ! ce n'était pas assez des dangers que la mer vomissait autour de nous : la plus terrible des maladies qui pèsent sur les vaisseaux vint nous visiter avec toutes ses horreurs, et ce ne fut pas sans un profond saisissement au cœur que j'acquis la certitude que le scorbut allait nous envahir pendant notre enclavement dans les glaces. — L'équipage me parut triste, démoralisé, et nous n'en étions cependant qu'au début de notre longue campagne!...

Le commandant vint nous voir, il était malade, faible, enroué ; il me sembla très chagrin et fort inquiet de notre position. Il donna quelques ordres au capitaine de *la Zélée* ; mais je ne crus pas devoir lui annoncer encore l'invasion du fléau dévastateur.

Si les matelots souffraient déjà, les navires ne se portaient guère mieux. Les carcasses gardaient profondes les plaies faites par les glaçons errants, et bien des plaques de cuivre étaient enlevées de la coque. Le porte-scie, qui devait nous protéger de l'avant, avait été brisé, et nous sentions bien que si une pareille navigation devait se continuer encore, nous courions les dangers les plus imminents.

Ne croyez pas que tout soit tristesse et désolation dans les périls et les catastrophes ; il y a toujours çà et là comme un rayon de lumière qui perce les ténèbres, des éclairs de naïveté, ou de poltronnerie, ou de courage, qui viennent de temps à autre égayer les scènes de deuil. Rappelez-vous ce mot gardé par mon confrère J. Arago et prononcé au moment où sa corvette plongeait dans l'abîme. L'abbé de Quélen était descendu dans le grand canot, et avec lui se trouvaient entassés les uns sur les autres des porcs qu'on avait sauvés du faux-pont envahi. Comme on jetait le dernier et que l'abbé craignait sans doute de couler bas : « *Eh bien ! s'écria-t-il d'une voix endolorie, est-ce qu'on embarque ici tous les cochons du bord ?...* » Le mot fit fortune, et l'équipage en riant redoubla d'activité.

Nous errions, comme je vous l'ai dit, sur la banquise ; un de nos mousses, Coulomb, monte sur le bastingage, ouvre ses grands yeux, tourne la tête à droite, à gauche, et nous dit : « Eh bien ! où est donc la ville ? »

Puérilité si vous voulez, messieurs ; mais trouvez-vous ainsi que nous au milieu des glaces polaires, dans une des positions les plus périlleuses affrontées par les navigateurs, et vous me direz si le rire ne vient pas bien vite sur les lèvres au premier mot de gaité ou de candeur, comme la joie à l'âme au premier cri d'espérance !

Un plus grave épisode, et qui pouvait avoir les suites les plus funestes, a droit à quelques lignes de ma narration.

Après l'émigration générale sur la banquise et

quand nous vîmes que le vent favorable commençait à souffler, nous rejoignîmes tous le bord. Les voiles s'enflèrent; chacun de nous se félicitait d'avoir échappé à un immense péril et jetait un regard insolent vers les glaces que nous laissions derrière nous, lorsque, débouquant d'un énorme pilier, un homme s'élança et poussa des cris de terreur. — Il court, il chancelle, il glisse, tombe, se relève, et sa voix et ses gestes indiquent le plus grand désespoir. C'était Antoine Aude, maître calfat de l'*Astrolabe*, à qui de profondes méditations avaient fait pendant quelques instants oublier les corvettes. Il voyait fuir devant lui les navires; il se sentait déjà seul au milieu de ces océans de glace où il aurait trouvé une mort si affreuse. C'était la folie, c'était le délire; et les corvettes avançaient toujours. Enfin de bloc en bloc, de cascade en cascade, et après des contusions sur tous les membres, il rallie son navire bien-aimé, où il se montre à ses camarades avec une métamorphose vraiment miraculeuse : tous ses cheveux avaient blanchi.

Comme un de ses amis le raillait sur la frayeur qu'il avait dû éprouver :

— Bah! bah! je n'avais pas peur, dit-il d'une voix encore tremblottante; et si mes cheveux ont blanchi, c'est que j'ai voulu prendre la teinte du pays où je croyais passer mes vieux jours.

Quoi qu'il en soit, le pauvre maître calfat fit une longue maladie après ce semi-tragique événement, et tous les secours de l'art purent à peine le rendre à la santé.

Ce ne fut que le 9 février, à l'aide d'un vent frais du S. et après des efforts inouïs, que nous parvinmes à nous dégager en brisant les glaçons qui nous emprisonnaient; mais cette retraite, qui dura six heures, ne fut point exécutée sans de rudes fatigues pour nous tous. En pareille circonstance, officiers et matelots donnent également la main à la manœuvre; dans le danger les rangs s'effacent: la mort n'admet pas de distinction.

Le soir, nous reprîmes notre route à l'E. pour chercher un nouveau passage à travers la banquise. Efforts inutiles! Jusqu'au 14, tantôt poussés par un vent généreux, tantôt à demi voilés par les brumes ou par d'épais réseaux de neige, nous courûmes à peu près dans le même parallèle, 62° de latitude; mais de ce jour, après avoir atteint le 53° de longitude aux environs des terres de Sandwich, le commandant crut devoir renoncer à de nouvelles tentatives, et c'est alors aussi que je me vis forcé de lui apprendre que le scorbut sévissait sur l'équipage avec une incroyable intensité. Les corvettes virèrent de bord, et, contraints malgré nous de donner un démenti à nos paroles provocatrices de Magellan, contre les impossibilités d'une navigation plus antarctique, nous reprîmes notre route vers les archipels des Powel's et New-Shetland, où nous comptions puiser d'utiles et curieux renseignements.

Dans la nuit du 16 au 17, tandis que nous nous croyions éloignés de tout péril, le cri de *veille! veille!* retentit plus fort que jamais... Mais il était trop tard

pour exécuter aucune manœuvre... Nous filions quatre nœuds au moins, et nous rangeâmes de si près une énorme montagne de glace, que les hommes de quart en éprouvèrent une impression de froid très sensible; peu s'en fallut aussi que ce ne fût là le dernier élan de la corvette.

Nous voici de nouveau en vue des îles *Powel's*; l'aspect s'en dessine toujours grandiose; leurs surfaces planes sont couvertes de neige et tranchent fortement avec des roches verticales qui se montrent toujours d'un brun foncé. Cependant çà et là je remarquais des teintes d'une verdure sombre, et par intervalles aussi quelques touffes plus colorées qui semblaient annoncer des arbustes d'une certaine hauteur. Des habitants, point; les seuls êtres vivants qui visitent ces lieux de désolation sont les phoques, les pingouins, les manchots... quelques oiseaux voyageurs... et la rapide baleine faisant tourbillonner les eaux qui les emprisonnent. Toutefois, tel fut l'effet du contraste, que je trouvai, à mon retour de la banquise, les îles *Powel's* beaucoup moins effrayantes que lors de ma première visite.

Le commandant mit en panne; nous imitâmes sa manœuvre, et les grands canots des deux corvettes piquèrent à terre. Dubouzet et moi fûmes les seuls qui descendirent. Quel ne fut pas notre étonnement de trouver des roches de sédiment en couches presque verticales, en place de roches volcaniques que la conformation extérieure des terres semblait indiquer! Nous abattîmes quelques manchots; et dans l'impossibilité où nous nous trouvâmes de nous éloigner du rivage à

cause de la pente rapide des falaises de roches, nous revînmes à bord, heureux encore de cette excursion qui n'avait duré que quelques heures. Il y a de la vanité à se dire : Nul pied européen n'a foulé ce sol avant moi.

Les 21 et 22 février, nous étions encore en vue des *Powells* et des îles inaccessibles, faisant peu de route; mais les jours suivants la brise souffla plus fort, et le 23 nous arrivions en vue de l'archipel des *New Shetland*. L'île de *Clarence*, de forme pyramidale, se dégage d'un rideau de nuages gris; puis nous glissons devant les îles de *l'Éléphant*, *O'Brien*, *Aspland*; l'île *Narrow* offre un pic très élevé d'apparence volcanique. Toutes ces côtes sont très escarpées, et leur base est parfaitement dégagée de glaces. Sur les plateaux et les pentes des collines se remarquent de la neige et des affleurements de roches.

Le 26 février, nous étions près du volcan de *Bridgman*, et les canots furent expédiés pour l'explorer. J'étais encore de la partie; mais la houle déferlait avec tant de violence qu'il nous fut impossible de débarquer... Vainement nous fîmes le tour de l'îlot pour chercher une petite crique abritée; à chaque détour nous étions accueillis par les chapitres de pingouins se tenant debout sur leurs larges pattes palmées; et en glissant par le N. de l'îlot, nous vîmes s'échapper de sa paroi presque verticale d'abondantes fumeroles: c'est là un des volcans les moins élevés du globe, et malgré sa petite étendue et sa modeste hauteur, la glace et le feu semblent s'en disputer la possession.

Legrand d'après I. Lebreton.

TERRES LOUIS-PHILIPPE.

Lith. Rigo Fr^m et C^m Richer. 7.



N° 10.

C'est près de là aussi que surgit au milieu des flots le fameux volcan *Déception*, qui peut-être a déjà poussé à l'air ses agitations dernières. Il peut avoir de dix à douze lieues de circonférence, et la hauteur de ses parois circulaires est à peu près de soixante à quatre-vingts mètres. Sa partie intérieure est un vaste bassin dans lequel les flots se sont frayé un passage et ont lutté victorieusement contre le bitume et la lave, qu'ils ont étouffés. Ainsi, près du pôle, le feu et la glace sont en guerre permanente : le premier pour bâtir un nouveau monde, la seconde pour l'engloutir.

Nous passâmes assez près du cratère pour remarquer que des couches de glaces et de cendres superposées formaient comme des étages ou des échelons de cette île, la plus curieuse qu'aient vomie les océans.

En piquant plus au S.-O., nous nous trouvâmes de nouveau en face de la banquise courant E. et O., et par-dessus celle-ci on apercevait une terre du même gisement; nous la côtoyâmes les jours suivants. Au loin, de hautes montagnes dont les arêtes seules se montrent à découvert; près des rivages, des rochers détachés et d'énormes blocs de glaces se reposant sur leurs accores. C'est à cette terre que nous avons imposé le nom de *terres françaises*, ou terres *Louis-Philippe*, et chacun de ses pointes, de ses anses, fut baptisée du nom des officiers des corvettes.

Nous étions à l'époque du carnaval, ces jours de folie s'écoulèrent pour nous dans une tristesse profonde. Quelques matelots hissèrent d'un air morne un fantôme de mascarade; la plupart sentaient qu'ils cou-

vaient une maladie mortelle, et je comprenais mieux qu'eux tous combien nous avions besoin de repos.

Il était temps de quitter les froids parages de l'Océan austral, où la brume se promène si dense que les navires, pour leurs signaux, se voient contraints de sonner la cloche, dont le tintement plus ou moins sonore indique la position de chacun d'eux.

Nous fîmes route vers le N.-O., et ce ne fut pas sans un vif transport d'enthousiasme que nous vîmes enfin briller au ciel ces étoiles dont l'éclat nous avait été interdit depuis près de deux mois; c'étaient des amis que nous retrouvions après une longue absence et dont nous pouvions suivre la marche au milieu de nos nuits plus sereines.

Hélas! ici se déroule une triste page de notre douloureuse histoire; ici un de nos plus joyeux matelots, Le Preux, ouvre la longue liste des malheurs qui doivent nous frapper. Le scorbut l'avait saisi dans les glaces; torturé par le mal physique et peut-être aussi par la nostalgie, le plus redoutable des fléaux qui pèsent sur l'humanité, il nous dit adieu dès les premiers pas du voyage qu'il espérait accomplir jusqu'au bout.

Là, dans le faux-pont silencieux, un homme venait de rendre le dernier soupir au milieu d'une trentaine de malades sur la vie desquels j'avais à veiller... Je le fis couder dans une toile et jeter clandestinement par un sabord. Le flot s'ouvrit, puis se referma, puis tout fut dit... Où est la tombe de Le Preux?...

Je l'avoue, mon cœur était brisé, mes espérances éteintes... Nous n'avions presque plus de bras pour la

manœuvre; sept ou huit de mes malades n'avaient plus, selon les apparences, que quelques heures à vivre, et tous ceux-ci, sans contredit, eussent suivi le sort de Le Preux si la brise, plus favorable, ne nous eût poussés avec force vers des parages plus bienfaisants.

Nous voici sous un ciel généreux, sous une brise pleine de courtoisie... Terre!... c'est le Chili... Salut à un sol hospitalier! salut à des hommes!

CHILI.

**Talcahuano. — Voyage aux Cordillères. — Mœurs.
— Épisodes.**

D'abord la Méditerranée, les Baléares et Gibraltar ; puis l'Atlantique, Ténériffe et le Brésil tout pailleté de sa puissante végétation et de son ciel toujours d'azur ; puis les côtes de cette république Argentine en guerre permanente avec la civilisation comme elle l'est avec les terribles pampéros qui la nivellent ; puis le célèbre détroit de Magellan et les peuples nomades qui parcourent les parties méridionales de l'Amérique ; puis se dresse la terre de Feu... et nous entrons dans les glaces australes.

Affranchis d'une navigation monotone, vainqueurs des premiers dangers d'un voyage qui doit être si long

encore, nos deux navires se balancent avec majesté sur les flots océaniques et se reposent sur leurs câbles tendus dans une rade spacieuse et paisible ; en face d'une nature magnifique, au milieu d'une nation qui nous accueille comme on accueille des amis.

Hélas ! nous avons besoin de tous ces bienfaits ! Équipages et navires étaient *déralingués*, pour nous servir de l'expression pittoresque des matelots. Ceux-ci, vaincus la plupart par le scorbut, abattus par la crainte de le voir sévir avec plus d'intensité encore ; à moitié soumis, malgré leur énergie, par les rigueurs d'une température inconstante et glacée, ne se sentaient pas seulement malades dans le présent, mais ils l'étaient déjà dans l'avenir, et l'amour-propre seul leur faisait envisager d'un œil serein les dangers qui se dressaient devant eux dans une navigation si longue et si ardue.

Et voyez : tout était d'accord pour désoler nos regards et notre pensée ; les carènes des corvettes se trouvaient entamées en plusieurs endroits, les cuivres roulés se détachaient des bordages ; les mâts étaient endoloris, les voiles déchirées ; on eût dit deux cercueils se promenant sur les océans.

Il fallut porter à terre les hommes que le scorbut avait saisis. Ces regards vitrifiés, ces membres grêles, cette chevelure suintant une sueur fétide, ces joues creuses, ce teint hâve, tous ces hommes à demi cadavres, auxquels nous avions craint de dire un dernier adieu... toutes ces calamités, je vous l'atteste, nous faisaient désirer une relâche avec cette ardeur de l'A-